L'Hypothèse cybernétique

«Nous pouvons rêver à un temps où la machine à gouverner viendrait suppléer – pour le bien ou pour le mal, qui sait?– l'insuffisance aujourd'hui patente des têtes et des appareils coutumiers de la politique.»

Père Dominique Dubarle, *Le Monde*, 28 décembre 1948

«Il y a un contraste frappant entre le raffinement conceptuel et la rigueur qui caractérisent les démarches d'ordre scientifique et technique et le style sommaire et imprécis qui caractérise les démarches d'ordre politique. [...] On est amené à se demander s'il y a là une sorte de situation indépassable, qui marquerait les limites définitives de la rationalité, ou si l'on peut espérer que cette impuissance sera un jour surmontée et que la vie collective sera finalement entièrement rationalisée.»

Un encyclopédiste cybernéticien dans les années 1970

I

«Il n'est probablement aucun domaine de la pensée ou de l'activité matérielle de l'homme, dont on puisse dire que la cybernétique n'y aura pas, tôt ou tard, un rôle à jouer.»

Georges Boulanger, *Le dossier de la cybernétique, utopie ou science de demain dans le monde d'aujourd'hui*, 1968

«Le grand circonvers veut des circuits stables, des cycles égaux, des répétitions prévisibles, des comptabilités sans trouble. Il veut éliminer toute pulsion partielle, il veut immobiliser le corps. Telle l'anxiété de l'empereur dont parle Borgès, qui désirait une carte si exacte de l'empire qu'elle devait recouvrir le territoire en tous ses points et donc le redoubler à son échelle, si bien que les sujets du monarque passaient tant de temps et usaient tant d'énergies à la fignoler et à l'entretenir que l'empire "lui-même" tombait en ruines à mesure que se perfectionnait son relevé cartographique, – telle est la folie du grand Zéro central, son désir d'immobilisation d'un corps qui ne peut "être" que représenté.»

Jean-François Lyotard, *Économie libidinale*, 1973

«Ils ont voulu une aventure et la vivre avec vous. C'est finalement la seule chose à dire. Ils croient résolument que le futur sera moderne: différent, passionnant, difficile sûrement. Peuplé de cyborgs et d'entrepreneurs aux mains nues, de fièvres boursières et d'hommes-turbines. *Comme l'est déjà le présent pour ceux qui veulent le voir*. Ils croient que l'avenir sera humain, voire féminin – et pluriel; pour que chacun le vive, et que tous y participent. Ce sont eux les Lumières que nous avions perdues, les fantassins du progrès, les habitants du XXIe siècle. Ils combattent l'ignorance, l'injustice, la misère, les souffrances de tout ordre. Ils sont là où ça bouge, là où il se passe quelque chose. Ils ne veulent rien rater. Ils sont humbles et courageux, au service d'un intérêt qui les dépasse, guidés par un principe supérieur. Ils savent poser les problèmes mais aussi trouver les solutions. Ils nous feront franchir les frontières les plus périlleuses, nous tendront la main depuis les rivages du futur. Ils sont l'Histoire en marche, du moins ce qu'il en reste, car le plus dur est derrière nous. Ce sont des saints et des prophètes, de véritables socialistes. Cela fait longtemps qu'ils ont compris que mai 1968 n'était pas une révolution. La *vraie révolution*, ils la font. Ce n'est plus qu'une question d'organisation et de transparence, d'intelligence et de coopération. Vaste programme! Et puis...»



PARDON ! QUOI? QUE DITES-VOUS? Quel programme? Les pires cauchemars, vous le savez, sont souvent les métamorphoses d'une fable, de celles que l'ON nous racontait lorsque nous étions enfants afin de nous endormir et de parfaire notre éducation morale. Les nouveaux conquérants, ceux que nous appellerons ici les cybernéticiens, ne forment pas un parti organisé – ce qui nous eût rendu la tâche plus facile – mais une constellation diffuse d'agents, agis, possédés, aveuglés par la même fable. Ce sont les assassins du temps, les croisés du Même, les amoureux de la fatalité. Ce sont les sectateurs de l'ordre, les passionnés de la raison, le *peuple des intermédiaires*. Les Grands Récits peuvent bien être morts comme le répète à souhait la vulgate postmoderne, la domination reste constituée par des fictions-maîtresses. Ce fut le cas de cette *Fable des Abeilles* que publia Bernard de Mandeville dans les premières années du XVIIIe siècle et qui fit tant pour fonder l'économie politique et justifier les avancées du capitalisme. La prospérité, l'ordre social et politique n'y dépendaient plus des vertus catholiques de sacrifice mais de la poursuite par chaque individu de son intérêt propre. Les «vices privés» y étaient déclarés garanties du «bien commun». Mandeville, «l'Homme-Diable» comme ON l'appelait alors, fondait ainsi, contre l'esprit religieux de son temps, *l'hypothèse libérale* qui inspira plus tard Adam Smith. Bien qu'elle soit régulièrement réactivée, sous les formes rénovées du libéralisme, cette fable-là est aujourd'hui caduque. Il en découlera, pour les esprits critiques, que *le libéralisme n'est plus à critiquer*. C'est un autre modèle qui a pris sa place, celui-là même qui se cache derrière les noms d'Internet, de nouvelles technologies de l'information et de la communication, de «Nouvelle Économie» ou de génie génétique. Le libéralisme n'est plus désormais qu'une justification rémanente, l'alibi du crime quotidien perpétré par la cybernétique.

Critiques rationalistes de la «croyance économique» ou de «l'utopie néo-technologique», critiques anthropologiques de l'utilitarisme dans les sciences sociales et de l'hégémonie de l'échange marchand, critiques marxistes du «capitalisme cognitif» qui voudraient lui opposer le «communisme des multitudes», critiques politiques d'une utopie de la communication qui laisse resurgir les pires fantasmes d'exclusion, critiques des critiques du «nouvel esprit du capitalisme» ou critiques de «l'État pénal» et de la surveillance qui se dissimulent derrière le néo-libéralisme, les esprits critiques semblent peu enclins à tenir compte de l'émergence de *la cybernétique comme nouvelle technologie de gouvernement* qui fédère et associe aussi bien la discipline que la bio-politique, la police que la publicité, ses aînés aujourd'hui trop peu efficaces dans l'exercice de la domination. C'est dire que la cybernétique n'est pas, comme ON voudrait l'entendre exclusivement, la sphère séparée de la production d'informations et de la communication, un espace virtuel qui se surimposerait au monde réel. Elle est bien plutôt *un monde autonome de dispositifs confondus avec le projet capitaliste en tant qu'il est un projet politique*, une gigantesque «machine abstraite» faite de machines binaires effectuées par l'Empire, forme nouvelle de la souveraineté politique, il faudrait dire *une machine abstraite qui s'est faite machine de guerre mondiale*. Deleuze et Guattari rapportent cette rupture à une forme nouvelle d'appropriation des machines de guerre par les États-nations: «c'est seulement après la Seconde guerre mondiale que l'automatisation, puis l'automation de la machine de guerre, ont produit leur véritable effet. Celle-ci, compte-tenu des nouveaux antagonismes qui la traversaient, n'avait plus la guerre pour objet exclusif, mais prenait en charge et pour objet la paix, la politique, l'ordre mondial, bref, le but. C'est là qu'apparaît l'inversion de la formule de Clausewitz: c'est la politique qui devient la continuation de la guerre, *c'est la paix qui libère techniquement le processus matériel illimité de la guerre totale*. La guerre cesse d'être la matérialisation de la machine de guerre, *c'est la machine de guerre qui devient elle-même guerre matérialisée*». C'est pour cela que l'hypothèse cybernétique non plus n'est pas à critiquer. Elle est à combattre et à vaincre. C'est une question de temps.

L'*hypothèse cybernétique* est donc une hypothèse politique, une fable nouvelle qui, à partir de la Seconde guerre mondiale, a définitivement supplanté l'hypothèse libérale. À l'opposé de cette dernière, elle propose de concevoir les comportements biologiques, physiques, sociaux comme intégralement programmés et re-programmables. Plus précisément elle se représente chaque comportement comme «piloté» en dernière instance par la nécessité de survie d'un «système» qui le rend possible et auquel il doit contribuer. C'est une pensée de l'équilibre née dans un contexte de crise. Alors que 1914 a sanctionné la décomposition des conditions anthropologiques de vérification de l'hypothèse libérale – l'émergence du Bloom, la faillite, manifeste en chair et en os dans les tranchées, de l'idée d'individu et de toute métaphysique du sujet – et 1917 sa contestation historique par la «révolution» bolchévique, 1940 marque l'extinction de l'idée de société, si évidemment travaillée par l'auto-destruction totalitaire. En tant qu'expériences-limites de la modernité politique, le Bloom et le totalitarisme ont donc été les réfutations les plus solides de l'hypothèse libérale. Ce que Foucault appellera plus tard, d'un ton badin, «mort de l'Homme» n'est rien d'autre d'ailleurs que le ravage suscité par ces deux scepticismes, l'un en direction de l'individu, l'autre de la société, et provoqués par la Guerre de Trente ans qui affecta l'Europe et le monde pendant la première moitié du siècle dernier. Le problème que pose le *Zeitgeist* de ces années, c'est à nouveau de «défendre la société» contre les forces qui conduisent à sa décomposition, de restaurer la totalité sociale en dépit d'une crise générale de la présence qui afflige chacun de ses atomes. L'hypothèse cybernétique répond par conséquent, dans les sciences naturelles comme dans les sciences sociales, à un désir d'ordre et de certitude. Agencement le plus efficace d'une constellation de réactions animées par un désir actif



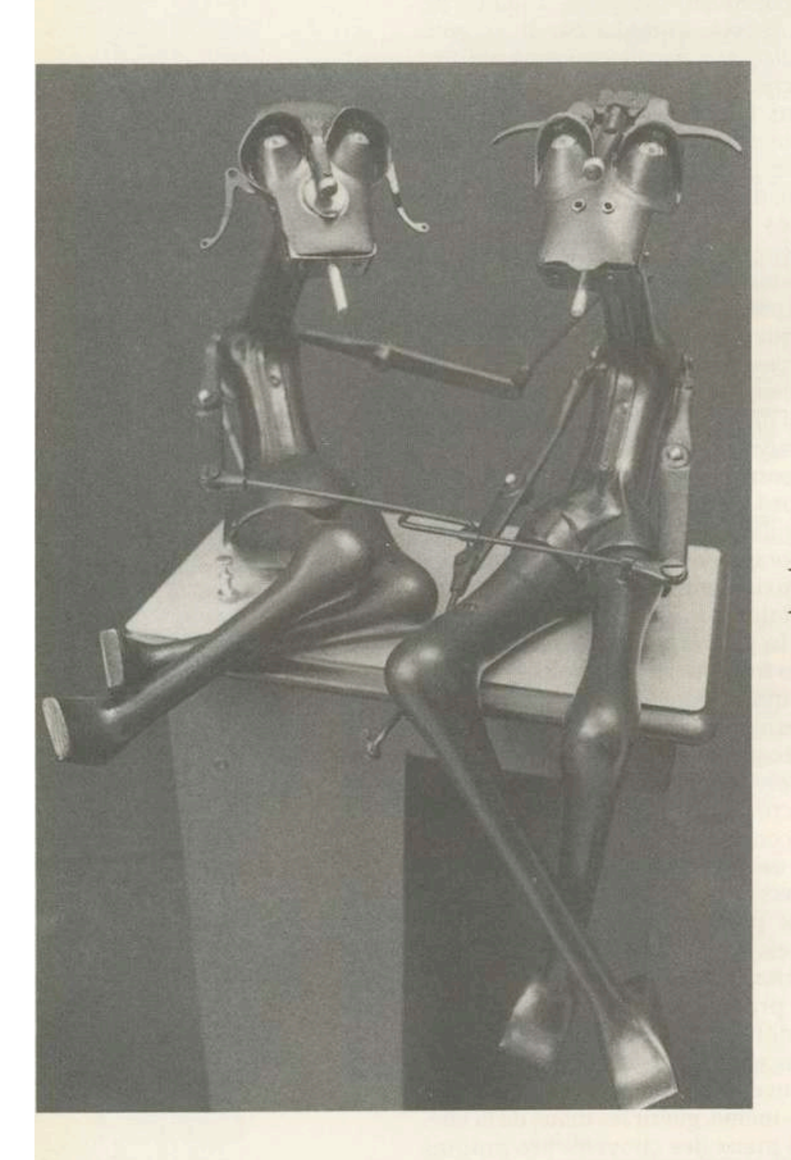


de totalité – et pas seulement par une nostalgie de celle-ci comme dans les différentes variantes de romantisme – l'hypothèse cybernétique est parente des idéologies totalitaires comme de tous les holismes, mystiques, solidaristes comme chez Durkheim, fonctionnalistes ou bien marxistes, dont elle ne fait que prendre la relève.

En tant que position éthique, l'hypothèse cybernétique est complémentaire, quoique strictement opposée, du pathos humaniste qui rallume ses feux dès les années 1940 et qui n'est rien d'autre qu'une tentative de faire comme si «l'Homme» pouvait se penser intact après Auschwitz, de restaurer la métaphysique classique du sujet en dépit du totalitarisme. Mais tandis que l'hypothèse cybernétique inclut l'hypothèse libérale tout en la dépassant, l'humanisme ne vise qu'à étendre l'hypothèse libérale aux situations de plus en plus nombreuses qui lui résistent : c'est toute la «mauvaise foi» de l'entreprise d'un Sartre par exemple, pour retourner contre son auteur l'une de ses catégories les plus inopérantes. L'ambiguïté constitutive de la modernité, envisagée superficiellement soit comme processus disciplinaire soit comme processus libéral, soit comme réalisation du totalitarisme soit comme avènement du libéralisme, est contenue et supprimée dans, avec et par la nouvelle gouvernementalité qui émerge, inspirée par l'hypothèse cybernétique. Celle-ci n'est rien d'autre que le *protocole d'expérimentation* grandeur nature de l'Empire en formation. Sa réalisation et son extension, en produisant des effets de vérité dévastateurs, corrodent déjà toutes les institutions et les rapports sociaux fondés sur le libéralisme et transforment aussi bien la nature du capitalisme que les chances de sa contestation. Le geste cybernétique s'affirme par une dénégation de tout ce qui échappe à la régulation, de toutes les lignes de fuite que ménage l'existence dans les interstices de la norme et des dispositifs, de toutes les fluctuations comportementales qui ne suivraient pas *in fine* des lois naturelles. En tant qu'elle est parvenue à produire ses propres véridictions, l'hypothèse cybernétique est aujourd'hui *l'anti-humanisme le plus conséquent*, celui qui veut maintenir l'ordre général des choses tout en se targuant d'avoir dépassé l'humain.

Comme tout discours, l'hypothèse cybernétique n'a pu se vérifier qu'en s'associant les étants ou les idées qui la renforcent, en s'éprouvant à leur contact, pliant le monde à ses lois dans un processus continu d'autovalidation. C'est désormais un ensemble de dispositifs qui a pour ambition de prendre en charge la totalité de l'existence et de l'existant. Le grec *kubernèsis* signifie, au sens propre, «action de piloter un vaisseau» et, au sens figuré, «action de diriger, de gouverner». Dans son cours de 1981-1982, Foucault insiste sur la signification de cette catégorie de «pilotage» dans le monde grec et romain en suggérant qu'elle pourrait avoir une portée plus contemporaine : «L'idée du pilotage comme art, comme technique à la fois théorique et pratique, nécessaire à l'existence, c'est une idée qui est, je crois, importante et qui mériterait éventuellement d'être analysée d'un peu près, dans la mesure où vous voyez au moins trois types de techniques qui sont très régulièrement référés à ce modèle du pilotage : premièrement la médecine; deuxièmement, le gouvernement politique; troisièmement, la direction et le gouvernement de soi-même. Ces trois activités (guérir, diriger les autres, se gouverner soi-même) sont très régulièrement, dans la littérature grecque, hellénistique et romaine, référées à cette image du pilotage. Et je crois que cette image du pilotage découpe assez bien un type de savoir et de pratiques entre lesquels les Grecs et les Romains reconnaissaient une parenté certaine, et pour lesquels ils essayaient d'établir une *tekhnè* (un art, un système réfléchi de pratiques référé à des principes généraux, à des notions et à des concepts) : le Prince, en tant qu'il doit gouverner les autres, se gouverner lui-même, guérir les maux de la cité, les maux des citoyens, ses propres maux; celui qui se gouverne comme on gouverne une cité, en guérissant ses propres maux; le médecin qui a à donner son avis non seulement sur les maux du corps, mais sur les maux de l'âme des individus. Enfin vous voyez, vous avez là tout un paquet, tout un ensemble de notions dans l'esprit des Grecs et des Romains qui relèvent, je crois, d'un même type de savoir, d'un même type d'activité, d'un même type de connaissance conjecturale. Et je pense qu'on pourrait retrouver toute l'histoire de cette métaphore pratiquement jusqu'au XVIe siècle, où précisément la défini-

tion d'un nouvel art de gouverner, centré autour de la raison d'État, distinguera, alors d'une façon radicale, gouvernement de soi/médecine/gouvernement des autres – non sans d'ailleurs que cette image du pilotage, *vous le savez bien*, reste liée à l'activité, activité qui s'appelle justement activité de gouvernement.»



Ce que les auditeurs de Foucault sont censés *bien savoir*, et qu'il se garde bien d'exposer, c'est qu'à la fin du XXe siècle, l'image du pilotage, c'est-à-dire de la gestion, est devenue la métaphore cardinale pour décrire non seulement la politique mais aussi bien toute l'activité humaine. La cybernétique devient le projet d'une rationalisation sans limites. En 1953, lorsqu'il publie *The Nerves of Government* en pleine période de développement de l'hypothèse cybernétique dans les sciences naturelles, Karl Deutsch, un universitaire américain en sciences sociales, prend au sérieux les possibilités politiques de la cybernétique. Il recommande d'abandonner les vieilles conceptions souverainistes du pouvoir qui ont fait trop longtemps l'essence de la politique. Gouverner, ce sera inventer une coordination rationnelle des flux d'informations et de décisions qui circulent dans le corps social. Trois conditions y pourvoiront, dit-il: installer un ensemble de *capteurs* pour ne perdre aucune information en provenance des «sujets»; *traiter les informations* par corrélation et association; se situer *à proximité* de chaque communauté vivante. La modernisation cybernétique du pouvoir et des formes périmées d'autorité sociale s'annonce donc comme production visible de la «main invisible» d'Adam Smith qui servait jusqu'alors de clef de voûte mystique à l'expérimentation libérale. Le système de communication sera le système nerveux des sociétés, la source et la destination de tout pouvoir. *L'hypothèse cybernétique énonce ainsi, ni plus ni moins, la politique de la «fin du politique»*. Elle représente à la fois un paradigme et une technique de gouvernement. Son étude montre que la police n'est pas seulement un organe du pouvoir mais aussi bien une forme de la pensée.

La cybernétique est la pensée policière de l'Empire, tout entière animée, historiquement et métaphysiquement, par une *conception offensive du politique*. Elle achève aujourd'hui d'intégrer les techniques d'individuation – ou de séparation – et de totalisation qui s'étaient développées séparément: de normalisation, «l'anatomo-politique», et de régulation, «la bio-politique», pour le dire comme Foucault. J'appelle *police des qualités* ses techniques de séparation. Et, suivant Lukács, j'appelle *production sociale de société* ses techniques de totalisation. Avec la cybernétique, production de subjectivités singulières et production de totalités collectives s'engrènent pour répliquer l'Histoire sous la forme d'un *faux mouvement* d'évolution. Elle effectue le fantasme d'un Même qui parvient toujours à intégrer l'Autre: comme l'explique un cybernéticien, «toute intégration réelle se fonde sur une différenciation préalable». À cet égard, personne sans doute, mieux que l'«automate» Abraham Moles, son idéologue français le plus zélé, n'a su exprimer cette pulsion de meurtre sans partage qui anime la cybernétique: «On conçoit qu'une société globale, un État, puissent se trouver régulés de telle sorte qu'ils soient protégés contre tous les accidents du devenir: tels qu'en eux-mêmes l'éternité les change. *C'est l'idéal d'une société stable traduit par des mécanismes sociaux objectivement contrôlables*». La cybernétique est la guerre livrée à tout ce qui vit et à tout ce qui dure. En étudiant la formation de l'hypothèse cybernétique, je propose ici *une généalogie de la gouvernementalité impériale*. Je lui oppose ensuite d'autres savoirs guerriers, qu'elle efface quotidiennement et par lesquels elle finira par être renversée.

II

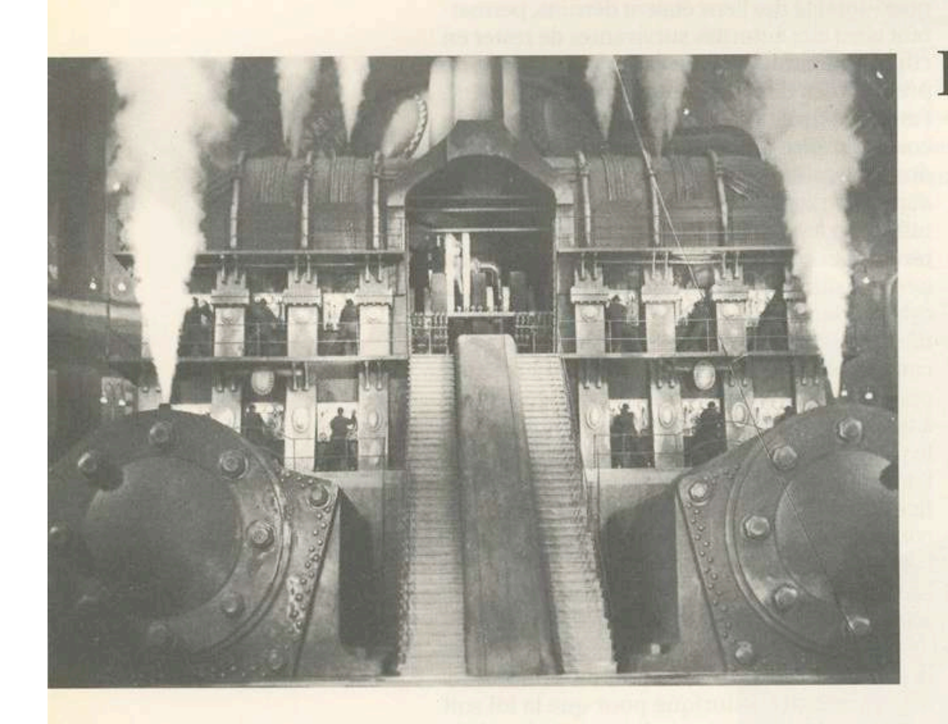
«La vie synthétique est certainement un des produits possibles de l'évolution du contrôle technobureaucratique, de même que le retour de la planète entière au niveau inorganique, est – assez ironiquement – un autre des résultats possibles de cette même révolution qui touche à la technologie du contrôle.»

James R. Beniger, *The Control Revolution*, 1986

Même si les origines du dispositif Internet sont aujourd'hui bien connues, il n'est pas inutile de souligner à nouveau leur *signification politique*. Internet est une *machine de guerre* inventée par analogie avec le système autoroutier – qui fut aussi conçu par l'Armée américaine comme outil décentralisé de mobilisation intérieure. Les militaires américains voulaient un dispositif qui préserverait la structure de commandement en cas d'attaque nucléaire. La réponse consista en un réseau électronique capable de rediriger automatiquement l'information même si la quasi-totalité des liens étaient détruits, permettant ainsi aux autorités survivantes de rester en communication les unes avec les autres et de prendre des décisions. Avec un tel dispositif, l'autorité militaire pouvait être maintenue contre la pire des catastrophes. Internet est donc le résultat d'une *transformation nomadique de la stratégie militaire*. Avec une telle planification à sa racine on peut douter des caractéristiques prétendument anti-autoritaires de ce dispositif. Comme Internet, qui en dérive, la cybernétique est un *art de la guerre* dont l'objectif est de sauver la tête du corps social en cas de catastrophe. Ce qui affleure historiquement et politiquement pendant l'entre-deux-guerres, et à quoi répondit l'hypothèse cybernétique, ce fut le problème métaphysique de la fondation de l'ordre à partir du désordre. L'ensemble de l'édifice scientifique, dans ce qu'il devait aux conceptions déterministes qu'incarnait la physique mécaniste de Newton, s'effondre dans la première moitié du siècle. Il faut se figurer les sciences de cette époque comme des territoires déchirés entre la restauration néopositiviste et la révolution probabiliste, puis tâtonnant vers un compromis historique pour que la loi soit redéfinie depuis le chaos, le certain depuis le probable. La cybernétique traverse ce mouvement – commencé à Vienne au tournant du siècle puis transporté en Angleterre et aux Etats-Unis dans les années 1930 et 1940 – qui construit un *Second Empire de la Raison* où s'absente l'idée de Sujet jusqu'alors jugée indispensable. En tant que savoir, elle réunit un ensemble de discours hétérogènes qui font l'épreuve commune du *problème pratique de la maîtrise de l'incertitude*. Si bien qu'ils expriment fondamentalement, dans leurs divers domaines d'application, le désir qu'un ordre soit restauré et, plus encore, qu'il sache tenir.

La scène fondatrice de la cybernétique a lieu chez les scientifiques dans un contexte de guerre totale. Il serait vain d'y chercher quelque raison malicieuse ou les traces d'un complot: on y trouve une simple poignée d'hommes ordinaires mobilisés pour l'Amérique pendant la Seconde guerre mondiale. Norbert Wiener, savant américain d'origine russe, est chargé de développer avec quelques collègues une *machine de prédiction et de contrôle* des positions des avions ennemis en vue de leur destruction. Il n'était alors possible de prévoir avec certitude que des corrélations entre certaines des positions de l'avion et certains de ses comportements. L'élaboration du «Predictor», la machine de prévision commandée à Wiener, requiert donc une méthode particulière de traitement des positions de l'avion et de compréhension des interactions de l'arme avec sa cible. *Toute l'histoire de la cybernétique vise à conjurer cette impossibilité de déterminer en même temps la position et le comportement d'un corps.* L'intuition de Wiener consiste *à traduire le problème de l'incertitude en problème d'infor-*

mation dans une série temporelle où certaines données sont déjà connues, d'autres pas encore, et à *considérer l'objet et le sujet de la connaissance comme un tout*, un «système». La solution consiste à introduire constamment dans le jeu des données initiales *l'écart* constaté entre le comportement désiré et le comportement effectif, de sorte que ceux-ci coïncident lorsque l'écart s'annule, comme l'illustre le mécanisme d'un thermostat. La découverte dépasse considérablement les frontières des sciences expérimentales: contrôler un système dépendrait en dernier ressort de l'institution d'une circulation d'informations appelée «feedback» ou rétro-action. La portée de ces résultats pour les sciences naturelles et sociales est exposée en 1948 à Paris dans un ouvrage répondant au titre sibyllin de *Cybernetics*, qui désigne pour Wiener la doctrine du «contrôle et de la communication chez l'animal et la machine».



La cybernétique émerge donc sous l'abord inoffensif d'une simple théorie de l'information, une information sans origine précise, toujours-déjà là en puissance dans l'environnement de toute situation. Elle prétend que *le contrôle d'un système s'obtient par un degré optimal de communication entre ses parties.* Cet objectif réclame d'abord l'extorsion continue d'informations, processus de *séparation* des étants de leurs qualités, de production de différences. Autrement dit, la maîtrise de l'incertitude passe par *la représentation et la mémorisation* du passé. L'image spectaculaire, la codification mathématique binaire – celle qu'invente Claude Shannon dans *Mathematical Theory of Communication* l'année même où s'énonce l'hypothèse cybernétique – d'un côté, l'invention de machines de mémoire qui n'altèrent pas l'information et l'incroyable effort pour leur miniaturisation – c'est la fonction stratégique déterminante des nanotechnologies actuelles – de l'autre, conspirent à créer de telles conditions au niveau collectif. Ainsi mise en forme, l'information doit retourner ensuite vers le monde des étants, les reliant les uns aux autres, à la manière dont la circulation marchande garantit leur mise en équivalence. La rétroaction, clef de la régulation du système, réclame maintenant une *communication* au sens strict. La cybernétique est le projet d'une re-création du monde par la mise en boucle infinie de ces deux moments, la représentation séparant, la communication reliant, la première donnant la mort, la seconde mimant la vie.

Le discours cybernétique commence par renvoyer au rayon des faux problèmes les controverses du XIXe siècle qui opposaient les visions mécanistes aux visions vitalistes ou organicistes du monde. Il postule une analogie de fonctionnement entre les organismes vivants et les machines, assimilés sous la notion de «système». Aussi l'hypothèse cybernétique justifie-t-elle deux types d'expérimentations scientifiques et sociales. La première vise à *faire des êtres vivants une mécanique*, à maîtriser, programmer, déterminer l'homme et la vie, la société et son «devenir». Elle alimente le retour de l'eugénisme comme le fantasme bionique. Elle recherche scientifiquement la fin de l'Histoire; on est ici initialement sur le terrain du contrôle. La seconde vise à *imiter le vivant avec des machines*, d'abord en tant qu'individus, et cela conduit aux développements des robots comme de l'intelligence artificielle; ensuite en tant que collectifs et cela débouche sur la mise en circulation d'informations et la constitution de «réseaux». On est ici plutôt situé sur le terrain de la communication. Quoique socialement composés de populations très diverses – biologistes, médecins, informaticiens, neurologues, ingénieurs, consultants, policiers, publicitaires, etc. – les deux courants de cybernéticiens n'en restent pas moins

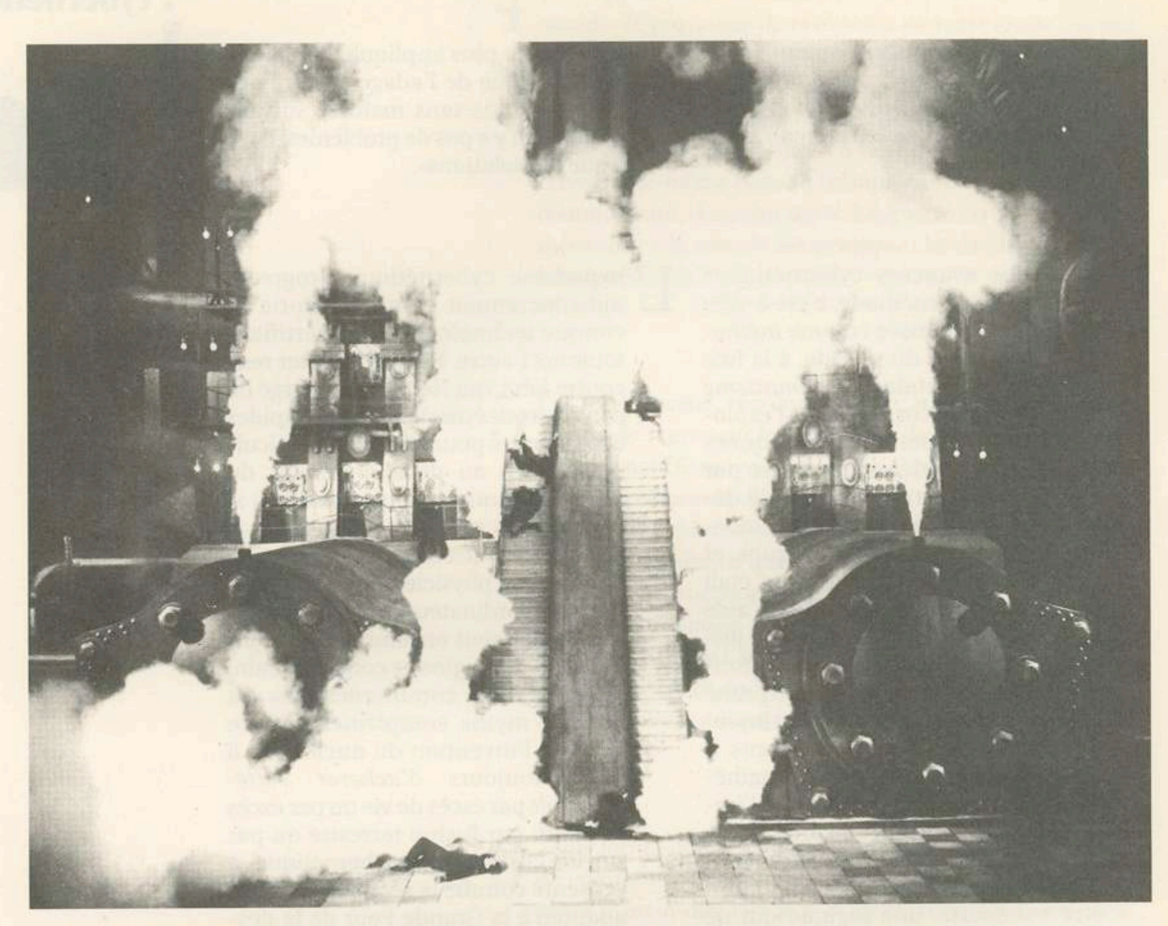


réunis par le fantasme commun d'un *Automate Universel*, analogue à celui que Hobbes avait de l'État dans le *Léviathan*, «homme (ou animal) artificiel».

L'unité des avancées cybernétiques provient d'une méthode, c'est-à-dire qu'elle s'est imposée comme *méthode d'inscription* du monde, à la fois rage expérimentale et *schématisme proliférant*. Elle correspond à l'explosion des mathématiques appliquées consécutive au désespoir causé par l'Autrichien Kurt Gödel lorsqu'il démontra que toute tentative de fondation logique des mathématiques, et par là d'unification des sciences, était vouée à «l'incomplétude». Avec l'aide d'Heisenberg, plus d'un siècle de justification positiviste vient de s'effondrer. C'est Von Neumann qui exprime à l'extrême cet abrupt sentiment d'anéantissement des fondements. Il interprète la crise logique des mathématiques comme la marque de l'imperfection inéluctable de toute création humaine. Il veut par conséquent établir une logique qui sache enfin être cohérente, une logique qui ne saurait provenir que de l'automate ! De mathématicien pur il se fait l'agent d'un métissage scientifique, d'une mathématisation générale qui permettra de reconstruire par le bas, par la pratique, l'unité perdue des sciences dont la cybernétique devait être l'expression théorique la plus stable. Pas une démonstration, pas un discours, pas un livre, pas un lieu qui ne se soit depuis lors animé du langage universel du schéma explicatif, de la *forme visuelle du raisonnement*. La cybernétique transporte le processus de rationalisation commun à la bureaucratie et au capitalisme à l'étage de *la modélisation totale*. Herbert Simon, le prophète de l'Intelligence Artificielle, reprend dans les années 1960 le programme de Von Neumann afin de construire un *automate de pensée*. Il s'agit d'une machine dotée d'un programme, appelé *système-expert*, qui doit être capable de *traiter l'information* afin de résoudre les problèmes que connaît chaque domaine de compétence particulier, et, par association, l'ensemble des problèmes pratiques rencontrés par l'humanité ! Le *General Problem Solver* (GPS), créé en 1972, est le modèle de cette compétence universelle qui résume toutes les autres, le modèle de tous les modèles, l'intellectualisme le plus appliqué, la réalisation pratique de l'adage préféré des petits maîtres sans maîtrise suivant lequel «il n'y a pas de problèmes; il n'y a que des solutions».

L'hypothèse cybernétique progresse indistinctement comme théorie et comme technologie, l'une certifiant toujours l'autre. En 1943, Wiener rencontre John Von Neumann, chargé de construire des machines assez rapides et puissantes pour effectuer les calculs nécessaires au développement du *projet Manhattan* auquel travaillent 15 000 savants et ingénieurs ainsi que 300 000 techniciens et ouvriers sous la direction du physicien Robert Oppenheimer : l'ordinateur et la bombe atomique naissent ensemble. Du point de vue de l'imaginaire contemporain, «l'utopie de la communication» est donc le mythe complémentaire de celui de l'invention du nucléaire : il s'agit toujours d'*achever l'être-ensemble* par excès de vie ou par excès de mort, par fusion terrestre ou par suicide cosmique. La cybernétique se présente comme la réponse la mieux adaptée à la Grande Peur de la destruction du monde et de l'espèce humaine. Von Neumann est son agent double, «l'inside outsider» par excellence. L'analogie entre les catégories de description de ses machines, des organismes vivants et celles de Wiener scelle l'alliance de la cybernétique et de l'informatique. Il faut quelques années pour que la biologie moléculaire, à l'origine du décodage de l'ADN, utilise à son tour la théorie de l'information pour expliquer l'homme en tant qu'individu et en tant qu'espèce, conférant par là même une puissance technique inégalée à la manipulation expérimentale des êtres humains sur le plan génétique.

Le glissement de la métaphore du système vers celle du réseau dans le discours social entre les années 1950 et les années 1980 pointe vers l'autre analogie fondamentale qui constitue l'hypothèse cybernétique. Il indique aussi une transformation profonde de cette dernière. Car si l'ON a parlé de «système», entre cybernéticiens, c'est par comparaison avec le *système nerveux*, et si l'ON parle aujourd'hui dans le sciences cognitives de «réseau», c'est au *réseau neuronal* que l'ON songe. La cybernétique est l'assimila-



tion de la totalité des phénomènes existants à ceux du cerveau. En *posant la tête comme alpha et oméga du monde*, la cybernétique s'est garantie d'être toujours à l'avant-garde des avant-gardes, celle derrière laquelle toutes n'en finissent plus de courir. Elle instaure en effet à son départ *l'identité entre la vie, la pensée et le langage.* Ce monisme radical se fonde sur une analogie entre les notions d'information et d'énergie. Wiener l'introduit en greffant sur son discours celui de la thermodynamique du XIXe siècle. L'opération consiste à comparer l'effet du temps sur un système énergétique avec l'effet du temps sur un système d'informations. Un système, en tant que système, n'est jamais pur et parfait : il y a dégradation de l'énergie à mesure qu'elle s'échange de même qu'il y a dégradation de l'information à mesure qu'elle circule. C'est ce que Clausius a nommé *entropie.* L'entropie, considérée comme une loi naturelle, est l'Enfer du cybernéticien. Elle explique la décomposition du vivant, le déséquilibre en économie, la dissolution du lien social, la décadence… Dans un premier temps, spéculatif, la cybernétique prétend fonder ainsi le terrain commun à partir duquel l'unification des sciences naturelles et des sciences humaines doit être possible.

Ce qu'on appellera la «deuxième cybernétique» sera le projet supérieur d'une expérimentation sur les sociétés humaines : une *anthropotechnie.* La mission du cybernéticien est de lutter contre l'entropie générale qui menace les êtres vivants, les machines, les sociétés c'est-à-dire de créer les conditions expérimentales d'une revitalisation permanente, de restaurer sans cesse l'intégrité de la totalité. «L'important n'est pas que l'homme soit présent mais qu'il existe comme support vivant de l'idée technique», constate le commentateur humaniste Raymond Ruyer. Avec l'élaboration et le développement de la cybernétique, l'idéal des sciences expérimentales, déjà à l'origine de l'économie politique *via* la physique newtonienne, vient à nouveau prêter main forte au capitalisme. On appelle depuis lors «société contemporaine» le laboratoire où s'expérimente l'hypothèse cybernétique. À partir de la fin des années 1960, grâce aux techniques qu'elle a instruites, *la deuxième cybernétique n'est plus une hypothèse de laboratoire mais une expérimentation sociale.* Elle vise à construire ce que Giorgio Cesarano appelle une société animale stabilisée qui «[chez les termites, les fourmis, les abeilles] ont pour présupposé naturel de leur fonctionnement automatique, la négation de l'individu; ainsi la société animale dans son ensemble (termitière, fourmillière ou ruche) se pose comme un individu pluriel, dont l'unité détermine, et est déterminée par la partition des rôles et des fonctions – dans le cadre d'une "composition organique" où il est difficile de ne point voir le modèle biologique de la téléologie du Capital».



III

«Il n'est pas besoin d'être prophète pour reconnaître que les sciences modernes, dans leur travail d'installation, ne vont pas tarder à être déterminées et pilotées par la nouvelle science de base, la cybernétique. Cette science correspond à la détermination de l'homme comme être dont l'essence est l'activité en milieu social. Elle est en effet la théorie qui a pour objet la prise en main de la planification possible et de l'organisation du travail humain.»

Martin Heidegger, *La fin de la philosophie et la tâche de la pensée*, 1966

«Mais la cybernétique se voit par ailleurs forcée de reconnaître qu'une régulation générale de l'existence humaine n'est pas encore accomplie à l'heure actuelle. C'est pourquoi l'homme fait encore provisoirement fonction, dans le domaine universel de la science cybernétique, de "facteur de perturbation". Les plans et les actions de l'homme, apparemment libres agissent de façon perturbante. Mais tout récemment la science a aussi pris possession de ce champ de l'existence humaine. Elle entreprend l'exploration et la planification, rigoureusement méthodique, de l'avenir possible de l'homme agissant. Elle prend en compte les informations sur ce qui est planifiable de l'homme.»

Martin Heidegger, *La provenance de l'art et la destination de la pensée*, 1967

En 1946, une conférence de scientifiques a lieu à New York, dont l'objet est d'étendre l'hypothèse cybernétique aux sciences sociales. Les participants s'allient autour d'une disqualification éclairée des philosophies philistines du social qui partent de l'individu ou de la société. La *socio-cybernétique* devra se concentrer sur les phénomènes intermédiaires de *feedback sociaux*, comme ceux que l'école anthropologique américaine croit découvrir alors entre «culture» et «personnalité» pour construire une caractérologie des nations destinée aux soldats américains. L'opération consiste à réduire la pensée dialectique à une observation de processus de *causalités circulaires* au sein d'une totalité sociale invariante *a priori*, à confondre contradiction et inadaptation, comme dans la catégorie centrale de la psychologie cybernétique, le *double bind*. En tant que science de la société, la cybernétique vise à inventer une régulation sociale qui se passe des macro-institutions que sont l'État et le Marché au profit de micro-mécanismes de contrôle, au profit de *dispositifs*. La loi fondamentale de la socio-cybernétique est la suivante : *croissance et contrôle évoluent en raison inverse*. Il est donc plus facile de construire un ordre social cybernétique à petite échelle : «le rétablissement rapide des équilibres exige que les écarts soient détectés aux endroits mêmes où ils se produisent et que l'action correctrice s'effectue de *manière décentralisée*». Sous l'influence de Gregory Bateson – le Von Neumann des sciences sociales – et de la tradition sociologique américaine obsédée par la question de la déviance (le hobo, l'immigrant, le criminel, le jeune, je, tu, il, etc.), la socio-cybernétique se dirige en priorité vers l'étude de *l'individu comme lieu de feedbacks*, c'est-à-dire comme «personnalité autodisciplinée». Bateson devient le *rééducateur social en chef* de la deuxième moitié du XXe siècle, à l'origine aussi bien du mouvement de la thérapie familiale que des formations aux techniques de vente développées à Palo-Alto. Car l'hypothèse cybernétique réclame une conformation radicalement nouvelle du sujet, individuel ou collectif, dans le sens d'un *évidement*. Elle disqualifie l'intériorité comme mythe et avec elle toute la psychologie du XIXe siècle, y compris la psychanalyse. Il ne s'agit plus d'arracher le sujet à des liens traditionnels extérieurs comme l'avait commandé l'hypothèse libérale mais de reconstruire du lien social en privant le sujet de toute substance. Il faut que chacun devienne *une enveloppe sans chair*, le meilleur conducteur possible de la communication sociale, le lieu d'une boucle rétroactive infinie qui se fasse *sans nœuds*. Le processus de cybernétisation achève ainsi le «processus de civilisation», jusqu'à l'abstraction des corps et de leurs affects dans le régime des signes. «En ce sens, écrit Lyotard, le système se présente comme la machine avant-gardiste qui tire l'humanité après elle, en la déshumanisant pour la réhumaniser à un autre niveau de capacité normative. Tel est l'orgueil des décideurs, tel est leur aveuglement. [...] Même la permissivité par rapport aux divers jeux est placée sous la condition de la performativité. La redéfinition des normes de vie consiste dans l'amélioration de la compétence du système en matière de puissance.»

Aiguillonnés par la Guerre Froide et la «chasse aux sorcières», les socio-cybernéticiens traquent donc sans relâche le pathologique derrière le normal, *le communiste qui sommeille en chacun*. Ils forment à cet effet dans les années 1950 la *Fédération de la Santé Mentale* où s'élabore une solution originale, *quasi-finale*, aux problèmes de la communauté et de l'époque : «C'est le but ultime de la santé mentale que d'aider les

hommes à vivre avec leurs semblables à l'intérieur d'un même monde… Le concept de santé mentale est coextensif à l'ordre international et à la communauté mondiale qui doivent être développés afin que les hommes puissent vivre en paix les uns avec les autres». En repensant les troubles mentaux et les pathologies sociales en terme d'information, la cybernétique fonde une *nouvelle politique des sujets* qui repose sur la communication, la transparence à soi et aux autres. C'est à la demande de Bateson que Wiener à son tour doit réfléchir à une socio-cybernétique d'une envergure plus large que le projet d'un hygiénisme mental. Il constate sans mal l'échec de l'expérimentation libérale : sur le marché, l'information est toujours impure et imparfaite à cause aussi bien du mensonge publicitaire, de la concentration monopolistique des médias, que de la méconnaissance des États qui contiennent, en tant que collectif, moins d'informations que la société civile. L'extension des relations marchandes, en accroissant la taille des communautés, des chaînes de rétroaction, rend plus probables encore les distorsions de communication et les problèmes de contrôle social. Non seulement le lien social a été détruit par le processus d'accumulation passé mais l'ordre social apparaît cybernétiquement impossible au sein du capitalisme. La fortune de l'hypothèse cybernétique est donc compréhensible à partir des crises rencontrées par le capitalisme au XXe siècle, qui remettent en cause les prétendues «lois» de l'économie politique classique. C'est dans cette brèche que s'engouffre le discours cybernétique.



L'histoire contemporaine du discours économique doit être envisagée sous l'angle de cette *montée du problème de l'information*. De la crise de 1929 à 1945, l'attention des économistes se porte sur les questions d'anticipation, d'incertitude liée à la demande, d'ajustement entre production et consommation, de prévision de l'activité économique. L'économie classique issue de Smith flanche comme les autres discours scientifiques directement inspirés par la physique de Newton. Le rôle prépondérant que va prendre, après 1945, la cybernétique dans l'économie se comprend à partir d'une intuition de Marx qui constatait que «dans l'économie politique, la loi est déterminée par son contraire, à savoir l'absence de lois. *La vraie loi de l'économie politique c'est le hasard*». Afin de prouver que le capitalisme n'est pas facteur d'entropie et de chaos social, le discours économique privilégie, à partir des années 1940, une redéfinition cybernétique de sa psychologie. Elle s'appuie sur le modèle de la «théorie des jeux» développé par Von Neumann et Oskar Morgenstern en 1944. Les premiers socio-cybernéticiens montrent que *l'homo œconomicus* ne pourrait exister qu'à la condition d'une *transparence totale* de ses préférences à lui-même et aux autres. Faute de pouvoir connaître l'ensemble des comportements des autres acteurs économiques, l'idée utilitariste d'une rationalité des choix micro-économiques n'est qu'une fiction. Sous l'impulsion de Friedrich von Hayek, le paradigme utilitariste est donc abandonné au profit d'une théorie des mécanismes de coordination spontanée des choix individuels qui reconnaît que chaque agent n'a qu'une connaissance limitée des comportements d'autrui et de ses propres comportements. La réponse consiste à sacrifier l'autonomie de la théorie économique en la greffant sur la promesse cybernétique d'équilibrage des systèmes. Le discours hybride qui en résulte, dit par la suite «néo-libéral», prête au marché des vertus d'allocation optimale de l'information – *et non plus des richesses* – dans la société. À ce titre, le marché est l'instrument de la coordination parfaite des acteurs grâce auquel la totalité sociale trouve un équilibre durable. Le capitalisme devient ici indiscutable en tant qu'il est présenté comme simple moyen, le meilleur moyen, pour *produire l'autorégulation sociale*.



Comme en 1929, le mouvement de contestation planétaire de 1968 et, plus encore, la crise d'après 1973 reposent à l'économie politique le problème de l'incertitude, sur un terrain existentiel et politique, cette fois. On s'enivre de théories ronflantes, ici ce vieux baveux d'Edgar Morin et sa «complexité», là Joël de Rosnay, ce niais illuminé, et sa «société en temps réel». La philosophie écologiste se nourrit de cette mystique nouvelle du Grand Tout. La totalité, maintenant, n'est plus une origine à retrouver mais un devenir à construire. *Le problème de la cybernétique n'est plus la prévision du futur mais la reproduction du présent.* Il n'est plus question d'ordre statique mais de dynamique d'auto-organisation. L'individu n'est plus crédité d'aucun pouvoir : sa connaissance du monde est imparfaite, ses désirs lui sont inconnus, il est opaque à lui-même, tout lui échappe, si bien qu'il est spontanément coopératif, naturellement empathique, fatalement solidaire. Lui ne sait rien de tout cela mais ON sait tout de lui. Ici s'élabore la forme la plus avancée de l'individualisme contemporain, sur laquelle se greffe la philosophie hayekienne pour laquelle toute incertitude, toute possibilité d'événement n'est qu'un problème temporaire d'ignorance. Converti en idéologie, le libéralisme sert de couverture à un ensemble de pratiques techniques et scientifiques nouvelles, une «deuxième cybernétique» diffuse, qui efface délibérément son nom de baptême. Depuis les années 1960 le terme même de cybernétique s'est fondu dans des termes hybrides. L'éclatement des sciences ne permet plus en effet d'unification théorique : l'unité de la cybernétique se manifeste désormais pratiquement par le monde qu'elle configure chaque jour. Elle est l'outil par lequel le capitalisme a ajusté l'une à l'autre sa capacité de désintégration et sa quête de profit. Une société menacée de décomposition permanente pourra d'autant mieux être maîtrisée que se formera un réseau d'informations, un «système nerveux» autonome, qui permettra de la piloter, écrivent pour le cas français les singes d'État Simon Nora et Alain Minc dans leur rapport de 1978. Ce qu'ON appelle aujourd'hui «Nouvelle Économie», qui unifie sous une même appellation contrôlée d'origine cybernétique l'ensemble des transformations qu'ont connues depuis trente ans les pays occidentaux, est un ensemble de nouveaux assujettissements, une nouvelle solution au problème pratique de l'ordre social et de son avenir, c'est-à-dire *une nouvelle politique.*

Sous l'influence de *l'informatisation*, les techniques d'ajustement de l'offre et de la demande, issues de la période 1930-1970, ont été épurées, raccourcies et décentralisées. L'image de la «main invisible» n'est plus une fiction justificatrice mais le principe effectif de la production sociale de société, tel qu'il se matérialise dans les procédures de l'ordinateur. Les techniques d'intermédiation marchande et financière ont été automatisées. Internet permet simultanément de connaître les préférences du consommateur et de les conditionner par la publicité. À un autre niveau, toute l'information sur les comportements des agents économiques circule sous forme de titres pris en charge par les marchés financiers. Chaque acteur de la valorisation capitaliste est le support de boucles de rétroaction quasi-permanentes, en temps réel. Sur les marchés réels comme sur les marchés virtuels, chaque transaction donne lieu désormais à une circulation d'informations sur les sujets et les objets de l'échange qui dépasse la seule fixation du prix, devenue secondaire. D'un côté, on s'est rendu compte de l'importance de l'information comme facteur de production distinct du travail et du capital et décisif pour la «croissance» sous la forme de connaissances, d'innovations techniques, de compétences distribuées. De l'autre, le secteur spécialisé de la production d'informations n'a cessé d'augmenter sa taille. C'est au renforcement réciproque de ces deux tendances que le capitalisme présent doit d'être qualifié d'*économie de l'information*. L'information est devenue la richesse à extraire et à accumuler, transformant le capitalisme en *auxiliaire* de la cybernétique. La relation entre capitalisme et cybernétique s'est inversée au fil du siècle : alors qu'après la crise de 1929 ON a construit un système d'informations sur l'activité économique afin de servir la régulation – ce fut l'objectif de toutes les planifications –, l'économie d'après la crise de 1973 fait reposer le processus d'auto-régulation sociale sur la valorisation de l'information.

IV

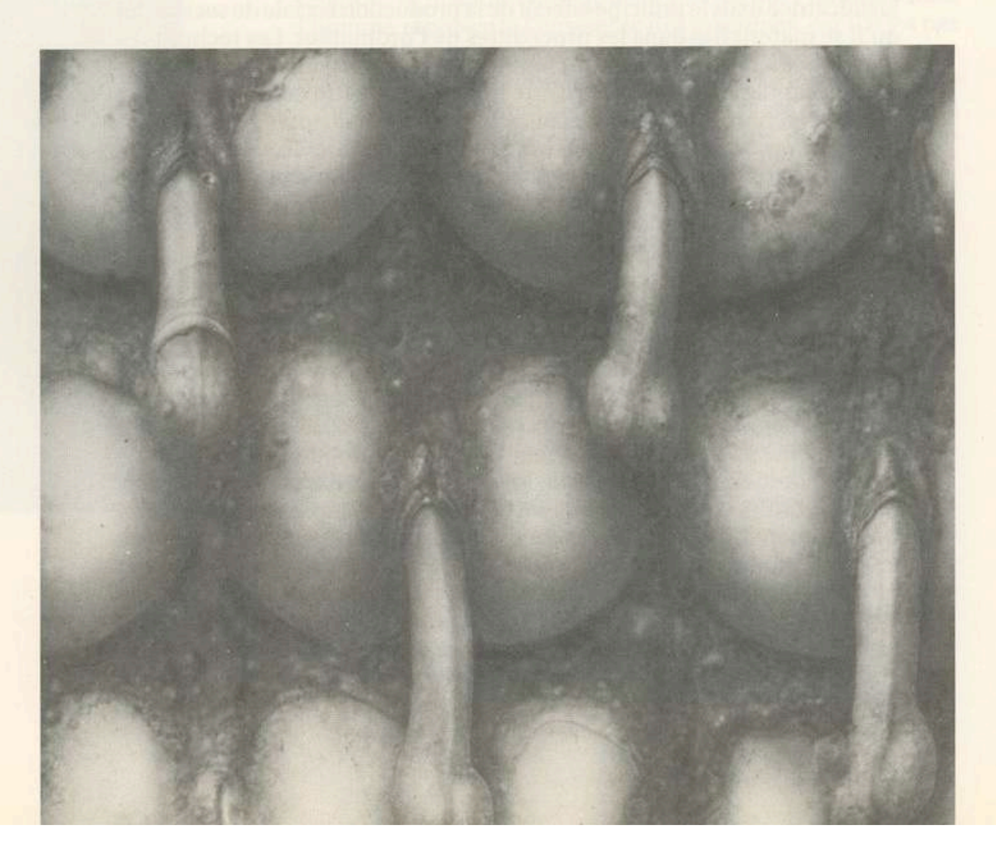
Rien n'exprime mieux la victoire contemporaine de la cybernétique que ce fait que la valeur puisse être extraite comme *information sur l'information.* La logique marchande-cybernéticienne, ou «néolibérale», s'étend à toute l'activité, y compris non-encore marchande, avec le soutien sans faille des États modernes. Plus généralement, la précarisation des objets et des sujets du capitalisme a pour corollaire un accroissement de la circulation d'informations à leur sujet: c'est aussi vrai pour le travailleur-chômeur que pour la vache. *La cybernétique vise par conséquent à inquiéter et à contrôler dans le même mouvement.* Elle est fondée sur la *terreur* qui est un facteur d'évolution – de croissance économique, de progrès moral – car elle fournit l'occasion d'une production d'informations. L'*état d'urgence,* qui est le propre des crises, est ce qui permet à l'auto-régulation d'être relancée, de s'auto-entretenir comme mouvement perpétuel. Si bien qu'à l'inverse du schéma de l'économie classique où l'équilibre de l'offre et de la demande devait permettre la «croissance» et par là le bien-être collectif, c'est désormais la «croissance» qui est un chemin sans limites vers l'équilibre. Il est donc juste de critiquer la modernité occidentale comme processus de «mobilisation infinie» dont la destination serait «le mouvement vers plus de mouvement». Mais d'un point de vue cybernétique l'auto-production qui caractérise aussi bien l'Etat, le Marché que l'automate, le salarié ou le chômeur, est indiscernable de l'auto-contrôle qui la tempère et la ralentit.

«Si les machines motrices ont constitué le deuxième âge de la machine technique, les machines de la cybernétique et de l'informatique forment un troisième âge qui recompose un régime d'asservissement généralisé: des "systèmes hommes-machines", réversibles et récurrents, remplacent les anciennes relations d'assujettissement non réversibles et non récurrentes entre les deux éléments; le rapport de l'homme et de la machine se fait en termes de *communication mutuelle intérieure,* et non plus d'usage ou d'action. Dans la composition organique du capital, le capital variable définit un régime d'assujettissement du travailleur (plus-value humaine) ayant pour cadre principal l'entreprise ou l'usine; mais quand le capital constant croît proportionnellement de plus en plus, dans l'automation, on trouve un nouvel asservissement, en même temps que le régime du travail change, que la plus-value devient machinique et que *le cadre s'étend à la société tout entière.* On dirait aussi bien qu'un peu de subjectivation nous éloignait de l'asservissement machinique mais que beaucoup nous y ramène.»

Gilles Deleuze, Félix Guattari, *Mille Plateaux*, 1980

«Le seul moment de permanence d'une classe en tant que telle est aussi celui qui en possède la conscience pour soi: la *classe des gestionnaires du capital en tant que machine sociale.* La conscience qui la connote est, avec la plus grande cohérence, celle de l'apocalypse, de l'auto-destruction.»

Giorgio Cesarano, *Manuel de survie*, 1975





C'est acquis, la cybernétique n'est pas simplement un des aspects de la vie contemporaine, son volet néo-technologique par exemple, mais le point de départ et le point d'arrivée du nouveau capitalisme. *Capitalisme cybernétique* – qu'est-ce que cela signifie? Cela veut dire que nous faisons face depuis les années 1970 à une formation sociale émergente qui prend la relève du capitalisme fordiste et qui résulte de l'application de l'hypothèse cybernétique à l'économie politique. Le capitalisme cybernétique se développe afin de permettre au corps social dévasté par le Capital de se reformer et de s'offrir pour un cycle de plus au processus d'accumulation. D'un côté le capitalisme doit croître, ce qui implique une destruction. De l'autre il doit reconstruire de la «communauté humaine», ce qui implique une circulation. «Il y a, écrit Lyotard, deux usages de la richesse, c'est-à-dire de la puissance-pouvoir : un usage reproductif et un usage pillard. Le premier est circulaire, global, organique; le second est partiel, mortifère, jaloux. [...] Le capitaliste est un conquérant et le conquérant est un monstre, *un centaure :* son avant-train se nourrit de reproduire le système réglé des métamorphoses contrôlées sous la loi de la marchandise-étalon, et son arrière-train de piller les énergies surexcitées. D'une main s'approprier, donc conserver, c'est-à-dire reproduire dans l'équivalence, réinvestir; de l'autre prendre et détruire, voler et fuir, en creusant un autre espace, un autre temps.» Les crises du capitalisme telles que les comprenait Marx viennent toujours d'une désarticulation entre le temps de la conquête et le temps de la reproduction. La fonction de la cybernétique est d'éviter ces crises en assurant la coordination entre «l'avant-train» et «l'arrière train» du Capital. Son développement est une réponse endogène apportée au problème posé au capitalisme, qui est de *se développer sans déséquilibres fatals*.

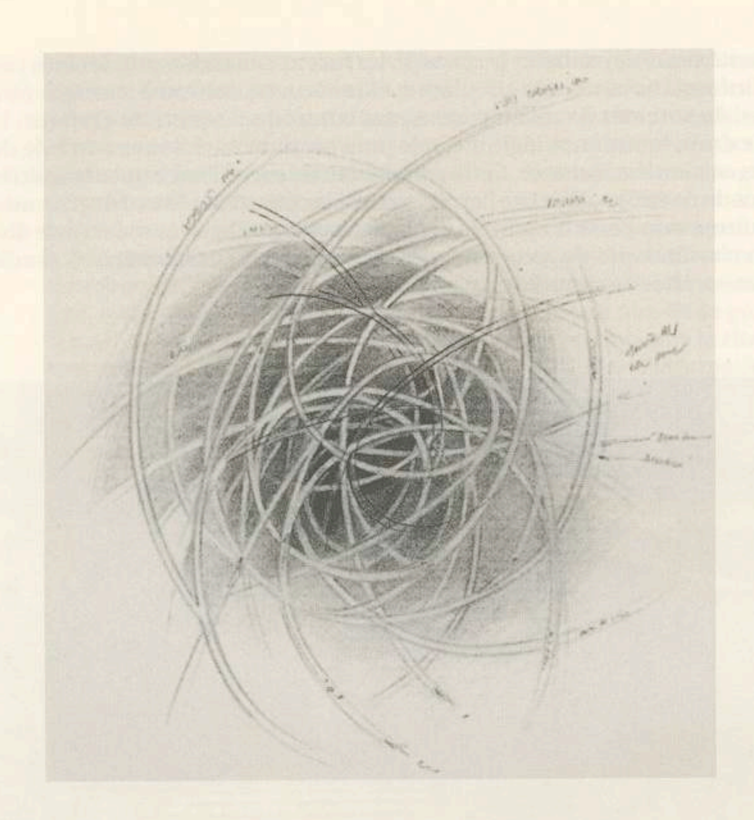
Dans la logique du Capital, le développement de la fonction de pilotage, de «contrôle» correspond à la subordination de la sphère de l'accumulation à la sphère de la circulation. Pour la critique de l'économie politique, la circulation ne devrait pas être moins suspecte, en effet, que la production. Elle n'est, comme Marx le savait, qu'un cas particulier de la production prise au sens général. La socialisation de l'économie – c'est-à-dire l'interdépendance entre les capitalistes et les autres membres du corps social, la «communauté humaine» –, l'élargissement de la base humaine du Capital, fait que l'extraction de la plus-value qui est à la source du profit, n'est plus centrée sur le rapport d'exploitation institué par le salariat. Le centre de gravité de la valorisation se déplace du côté de la sphère de la circulation. À défaut de pouvoir renforcer les conditions d'exploitation, ce qui entraînerait une crise de la consommation, l'accumulation capitaliste pourra néanmoins se poursuivre à condition que s'accélère le cycle production-consommation, c'est-à-dire que s'accélère aussi bien le processus de production que la circulation marchande. Ce qui a été perdu au niveau statique de l'économie pourra être compensé au niveau dynamique. La logique de flux dominera la logique du produit fini. La vitesse primera sur la quantité, en tant que facteur de richesse. *La face cachée du maintien de l'accumulation, c'est l'accélération de la circulation.* Les dispositifs de contrôle ont par conséquent pour fonction de maximiser le volume des flux marchands en minimisant les événements, les obstacles, les accidents qui les ralentiraient. Le capitalisme cybernétique tend à abolir le temps même, à maximiser la circulation fluide jusqu'à son point maximum, la vitesse de la lumière, comme tendent déjà à le réaliser certaines transactions financières. Les catégories de «temps réel», de «juste-à-temps» témoignent assez de cette *haine de la durée.* Pour cette raison même, le temps est notre allié.

Cette propension du capitalisme au contrôle n'est pas nouvelle. Elle n'est post-moderne qu'au sens où la post-modernité se confond avec la modernité dans son dernier quartier. C'est pour cette raison même que se sont développées la bureaucratie à la fin du XIXe siècle et les technologies informatiques après la Seconde guerre mondiale. La cybernétisation du capitalisme a débuté à la fin des années 1870 par un contrôle croissant de la production, de la distribution et de la consommation. L'information sur les flux tient dès lors une importance stratégique centrale comme condition de la valorisation. L'historien James Beniger raconte que les premiers problèmes de contrôle ont surgi quand eurent lieu les premières collisions entre trains, mettant en péril et les marchandises et

les vies humaines. La signalisation des voies ferrées, les appareils de mesure des temps de parcours et de transmission des données durent être inventés afin d'éviter de telles «catastrophes». Le télégraphe, les horloges synchronisées, les organigrammes dans les grandes entreprises, les systèmes de pesées, les feuilles de routes, les procédures d'évaluation des performances, les grossistes, la chaîne de montage, la prise de décision centralisée, la publicité dans les catalogues, les médias de communication de masse furent des dispositifs inventés pendant cette période pour répondre, dans toutes les sphères du circuit économique, à une crise généralisée du contrôle liée à l'accélération de la production que provoquait la révolution industrielle aux États-Unis. Les systèmes d'information et de contrôle se développent donc en même temps que s'étend le processus capitaliste de transformation de la matière. Une classe d'intermédiaires, de *middlemen* qu'Alfred Chandler a appelé la «main visible» du Capital, se forme et grandit. À partir de la fin du XIXe siècle, ON constate que *la prévisibilité devient une source de profit en tant qu'elle est une source de confiance.* Le fordisme et le taylorisme s'inscrivent dans ce mouvement, de même que le développement du contrôle sur la masse des consommateurs et sur l'opinion publique à travers le marketing et la publicité, chargés d'*extorquer* de force puis de mettre au travail les «préférences» qui, selon l'hypothèse des économistes marginalistes, sont la vraie source de la valeur. L'investissement dans les technologies de planification et de contrôle, organisationnelles ou purement techniques, devient de plus en plus rentable. Après 1945, la cybernétique fournit au capitalisme une nouvelle infrastructure de machines – les ordinateurs – et surtout une technologie intellectuelle qui permettent de réguler la circulation des flux dans la société, d'en faire des flux *exclusivement marchands.*

Que le secteur économique de l'information, de la communication et du contrôle ait pris une part croissante dans l'économie depuis la Révolution Industrielle, que le «travail immatériel» croisse en regard du travail matériel, n'a donc rien de surprenant ni de nouveau. Il mobilise aujourd'hui dans les pays industrialisés plus des 2/3 de la force de travail. Mais ce n'est pas suffisant pour définir le capitalisme cybernétique. Celui-ci, parce qu'il fait dépendre *en continu* son équilibre et sa croissance de ses capacités de contrôle, a *changé de nature. L'insécurité, bien plus que la rareté, est le nœud de l'économie capitaliste présente.* Comme le pressentent Wittgenstein à partir de la crise de 1929 et Keynes dans son sillage – il y a un lien très fort entre «l'état de la confiance» et la courbe de l'efficacité marginale du Capital, écrit-il dans le chapitre XII de la *Théorie générale* en février 1934 –, l'économie repose en définitive sur un «jeu de langage». Les marchés, et avec eux les marchandises et les marchands, la sphère de la circulation en général et, par voie de conséquence, l'entreprise, la sphère de la production en tant que lieu de prévision de rendements à venir, n'existent pas sans des conventions, des normes sociales, des normes techniques, des normes du vrai, un méta-niveau qui fait exister les corps, les choses en tant que marchandises, avant même qu'ils fassent l'objet d'un prix. Les secteurs du contrôle et de la communication se développent parce que la valorisation marchande nécessite l'organisation d'une circulation bouclée d'informations, parallèle à la circulation des marchandises, la production d'une croyance collective qui s'objective dans la valeur. Pour advenir, tout échange requiert des «investissements de forme» – une information *sur* et une mise en forme *de* ce qui est échangé –, un *formatage* qui rend possible la mise en équivalence avant qu'elle n'ait effectivement lieu, un conditionnement qui est aussi une condition de l'accord sur le marché. C'est vrai pour les biens; c'est vrai pour les personnes. Perfectionner la circulation d'informations, ce sera perfectionner le marché en tant qu'instrument universel de coordination. Contrairement à ce que supposait l'hypothèse libérale, pour soutenir le capitalisme fragile, le contrat ne se suffit pas à lui-même dans les rapports sociaux. ON prend conscience après 1929 que tout contrat doit être assorti de contrôles. L'entrée de la cybernétique dans le fonctionnement du capitalisme vise à minimiser les incertitudes, les incommensurabilités, les problèmes d'anticipations qui pourraient s'immiscer dans toute transaction marchande. Elle contribue à consolider la base sur laquelle les mécanismes du capitalisme peuvent avoir lieu, à huiler la machine abstraite du Capital.





Avec le capitalisme cybernétique, le *moment politique* de l'économie politique domine par conséquent son moment économique. Ou comme le comprend, depuis la théorie économique, Joan Robinson en commentant Keynes : «Dès lors que l'on admet l'incertitude des anticipations qui guident le comportement économique, l'équilibre n'a plus d'importance et l'Histoire prend sa place». Le moment politique, entendu ici au sens large de ce qui assujettit, de ce qui normalise, de ce qui détermine ce qui passe à travers les corps et peut s'enregistrer en valeur socialement reconnue, de ce qui extrait de la forme des formes-de-vie, est essentiel à la «croissance» comme à la reproduction du système: d'un côté la captation des énergies, leur orientation, leur cristallisation devient la source première de valorisation; de l'autre la plus-value peut provenir de n'importe quel point du tissu biopolitique à condition que celui-ci se reconstitue sans cesse. Que l'ensemble des dépenses puisse tendanciellement se métamorphoser en qualités valorisables signifie aussi bien que le Capital compénètre tous les flux vivants: socialisation de l'économie et anthropomorphose du Capital sont deux processus solidaires et indissociables. Il faut et il suffit pour qu'ils se réalisent que toute action contingente soit prise dans un mixte de *dispositifs de surveillance et de saisie*. Les premiers sont inspirés de la prison en tant qu'elle introduit un régime de visibilité panoptique, centralisé. Ils ont longtemps été le monopole de l'État moderne. Les seconds sont inspirés de la technique informatique en tant qu'elle vise un régime de quadrillage décentralisé et en temps réel. L'horizon commun de ces dispositifs est celui d'une *transparence totale*, d'une correspondance absolue de la carte et du territoire, d'une volonté de savoir à un tel degré d'accumulation qu'elle devient volonté de pouvoir. Une des avancées de la cybernétique a consisté à clôturer les systèmes de surveillance et de suivi en s'assurant que les surveillants et les suiveurs soient à leur tour surveillés et/ou suivis, et ce au gré d'une *socialisation du contrôle* qui est la marque de la prétendue «société de l'information». Le secteur du contrôle s'autonomise parce que

s'impose la *nécessité de contrôler le contrôle*, les flux marchands étant doublés par des flux d'informations dont la circulation et la sécurité doivent à leur tour être optimisées. Au sommet de cet étagement des contrôles, le contrôle étatique, la police et le droit, la violence légitime et le pouvoir judiciaire, jouent un rôle de *contrôleurs en dernière instance*. Cette surenchère de surveillance qui caractérise les «sociétés de contrôle», Deleuze l'explique simplement: «elles fuient de partout». Ce qui confirme sans cesse le contrôle dans sa nécessité. «Dans les sociétés de discipline, on n'arrêtait pas de recommencer (de l'école à la caserne, etc...), tandis que dans les sociétés de contrôle on n'en finit jamais avec rien.»



Il n'y a donc rien d'étonnant à voir le développement du capitalisme cybernétique s'accompagner d'un développement de toutes les formes de répression, d'un *hyper-sécuritarisme*. La discipline traditionnelle, la généralisation de l'état d'urgence, de *l'emergenza*, sont amenés à croître dans un système tout entier tourné vers *la peur de la menace*. La contradiction apparente entre un renforcement des fonctions répressives de l'État et un discours économique néo-libéral qui prône le «moins d'État» – qui permet par exemple à Loïc Wacquant de se lancer dans une critique de l'idéologie libérale qui dissimule la montée de «l'État pénal» – ne se comprend qu'en référence à l'hypothèse cybernétique. Lyotard l'explique: «Il y a dans tout système cybernétique une unité de référence qui permet de mesurer l'écart produit par l'introduction d'un événement dans le système, ensuite, grâce à cette mesure, de traduire cet événement en information pour le système, enfin s'il s'agit d'un ensemble réglé en homéostasie, d'annuler cet écart et de ramener le système à la quantité d'énergie ou d'information qui était la sienne précédemment. [...] Arrêtons nous un peu ici. On voit comme l'adoption de ce point de vue sur la société, soit la fantaisie despotique qui est celle du maître de se placer au lieu supposé du zéro central et de s'identifier ainsi au Rien matriciel [...] ne peut que le contraindre à étendre son idée de la menace et donc de la défense. *Car quel est l'événement qui ne comporterait pas de menace à ce point de vue?* Aucun; tous au contraire, puisqu'ils sont des perturbations d'un ordre circulaire, reproduisant le même, exigent une mobilisation de l'énergie aux fins d'appropriation et d'élimination. Est-ce "abstrait"? Faut-il un exemple? C'est le projet même que perpètre en France et en haut lieu, l'institution d'une Défense opérationnelle du territoire, nantie d'un Centre opérationnel de l'armée de terre, dont la spécificité est de parer à la menace «interne», ce qui naît dans les obscurs replis du corps social dont "l'état-major" ne prétend pas moins qu'être la tête clairvoyante: cette clairvoyance s'appelle fichier national; [...] la traduction de l'événement en information pour le système se nomme renseignement [...]; enfin l'exécution des ordres régulateurs et leur inscription dans le "corps social", surtout quand

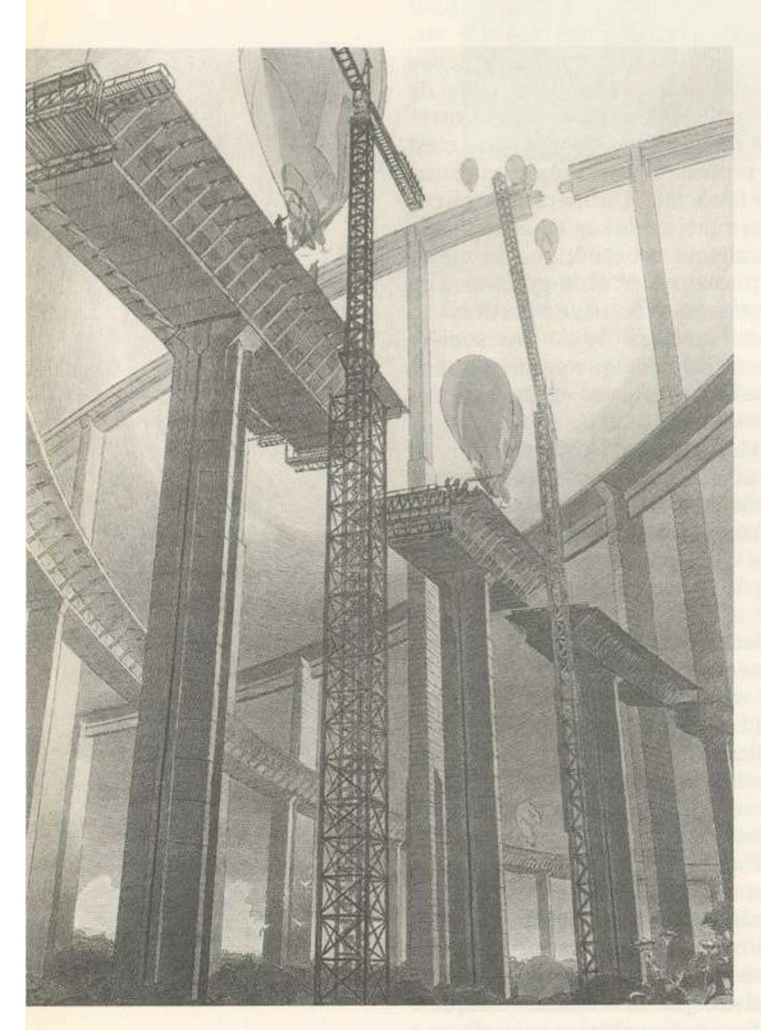


on imagine celui-ci en proie à quelque intense émotion, par exemple à la peur panique qui le secouerait en tout sens au cas où se déclencherait une guerre nucléaire (entendez aussi bien où se lèverait on ne sait quelle vague jugée insane de protestation, contestation, désertion civile) – cette exécution requiert l'infiltration assidue et fine des canaux émetteurs dans la "chair" sociale, soit comme le dit à merveille tel officier supérieur, la "*police des mouvements spontanés*".» La prison est donc au sommet d'une cascade de dispositifs de contrôle, le garant en dernière instance qu'aucun événement perturbant n'aura lieu dans le corps social pour entraver la circulation des personnes et des biens. La logique de la cybernétique étant de remplacer des institutions centralisées, des formes sédentaires de contrôle, par des dispositifs de traçage, des formes nomades de contrôle, la prison comme dispositif classique de surveillance est évidemment amenée à être prolongée par des dispositifs de saisie comme le bracelet électronique, par exemple. Le développement des *community police* dans le monde anglo-saxon, de la «police de proximité» en France, répond aussi à une logique cybernétique de conjuration de l'événement, d'organisation de la rétroaction. Selon cette logique, les perturbations dans une zone seront d'autant mieux étouffées qu'elles seront amorties par les sous-zones du système les plus proches.

Si la répression tient le rôle, dans le capitalisme cybernétique, de conjuration de l'événement, la prévision est son corollaire, en tant qu'elle vise à éliminer l'incertitude liée à tout futur. C'est l'enjeu des technologies statistiques. Alors que celles de l'État-providence se tournaient tout entières vers l'anticipation des risques, probabilisés ou non, celles du capitalisme cybernétique visent à multiplier les domaines de responsabilité. Le discours du risque est le moteur du déploiement de l'hypothèse cybernétique : il est d'abord diffusé pour être ensuite intériorisé. Car les risques sont d'autant mieux acceptés que ceux qui y sont exposés ont l'impression d'avoir choisi de les prendre, qu'ils s'en sentent responsables et plus encore lorsqu'ils ont le sentiment de pouvoir les contrôler et les maîtriser eux-mêmes. Mais, comme l'admet un expert, le «risque zéro» n'existe pas : «la notion de risque affaiblit bien les liens causaux, mais ce faisant elle ne les fait pas disparaître. Au contraire elle les multiplie. [...] Considérer un danger en terme de risque, c'est forcément admettre qu'on ne pourra jamais s'en prémunir absolument : on pourra le gérer, le domestiquer, mais jamais l'anéantir.» C'est au titre de sa permanence pour le système, que le risque est un outil idéal pour l'affirmation de nouvelles formes de pouvoir qui favorisent l'emprise croissante des dispositifs sur les collectifs et les individus. Il élimine tout enjeu de conflit par le rassemblement obligatoire des individus autour de la gestion de menaces censées concerner chacun de la même façon. L'argument qu'ON voudrait nous faire admettre est le suivant : plus il y a de sécurité, plus il y a production concomitante d'insécurité. Et si vous pensez que l'insécurité croît alors que la prévision est de plus en plus infaillible, c'est que vous avez vous-même peur des risques. Et si vous avez peur des risques, si vous ne faites pas confiance au système pour contrôler intégralement votre vie, votre peur risque d'être contagieuse et de présenter un risque bien réel de défiance envers le système. Autrement dit, avoir peur des risques, c'est déjà représenter soi-même un risque pour la société. L'impératif de circulation marchande sur lequel repose le capitalisme cybernétique se métamorphose en phobie générale, en phantasme d'auto-destruction. La société de contrôle est une société paranoïaque, ce que confirme sans peine la prolifération en son sein des théories de la conspiration. Chaque individu est ainsi subjectivé dans le capitalisme cybernétique comme *dividu à risques*, comme *l'ennemi quelconque* de la société équilibrée.

Il ne faut pas s'étonner alors que le raisonnement de ces collaborateurs en chef du Capital que sont François Ewald ou Denis Kessler en France soit d'affirmer que l'État-providence, caractéristique du mode de régulation sociale fordiste, en réduisant les risques sociaux, a fini par déresponsabiliser les individus. Le démantèlement des systèmes de protection sociale, auquel on assiste depuis le début des années 1980, vise par conséquent à responsabiliser chacun en faisant porter *à tous* les «risques» que font seuls subir les capitalistes à

l'ensemble du «corps social». Il s'agit en dernière analyse d'inculquer le point de vue de la reproduction de la société à chaque individu, qui devra ne plus rien attendre d'elle, mais tout lui sacrifier. C'est que la régulation sociale des catastrophes et de l'imprévu ne peut plus être gérée, comme elle l'était au Moyen Âge pendant les lèpres, par la seule exclusion sociale, la logique du bouc-émissaire, la contention et la clôture. Si tout le monde doit devenir responsable du risque qu'il fait encourir à la société, c'est qu'ON ne peut plus exclure sans se priver d'une source potentielle de profit. Le capitalisme cybernétique fait donc aller de pair socialisation de l'économie et montée du «principe-responsabilité». Il produit le citoyen en tant que «dividu à risques» qui auto-neutralise son potentiel de destruction de l'ordre. Il s'agit ainsi de généraliser l'auto-contrôle, dispositition qui favorise la prolifération des dispositifs et en assure un relais efficace. *Toute crise, dans le capitalisme cybernétique, prépare un renforcement des dispositifs.* La contestation anti-OGM comme la «crise de la vache folle» de ces dernières années en France, ont en définitive permis d'instituer une traçabilité inédite des dividus et des choses. La professionalisation accrue du contrôle – qui est avec l'assurance l'un des secteurs économiques dont la croissance est garantie par la logique cybernétique – n'est que l'autre face de la montée du citoyen, comme subjectivité politique ayant totalement autoréprimé le risque qu'elle représente objectivement. La vigilance citoyenne contribue ainsi à l'amélioration des dispositifs de pilotage.



Tandis que la montée du contrôle à la fin du XIXe siècle passait par une dissolution des liens personnalisés – ce qui fait qu'ON a pu parler de «disparition des communautés» –, elle passe dans le capitalisme cybernétique par un nouveau tissage de liens sociaux entièrement traversés par l'impératif de pilotage de soi et des autres au service de l'unité sociale : c'est ce *devenir-dispositif* de l'homme que figure le citoyen de l'Empire. L'importance présente de ces nouveaux *systèmes citoyen-dispositif*, qui creusent les vieilles institutions étatiques et propulsent la nébuleuse associative-citoyenne, démontre que la grande machine sociale que doit être le capitalisme cybernétique ne peut se passer des hommes, quoique certains cybernéticiens incrédules aient mis du temps à le croire, comme en témoigne cette prise de conscience dépitée du milieu des années 1980 :

«L'automatisation systématique serait effectivement un moyen radical de surmonter les limites physiques ou mentales qui sont à la source des erreurs humaines les plus communes : pertes momentanées de vigilance dues à la fatigue, au stress ou à la routine; incapacité provisoire d'interpréter simultanément une multitude d'informations contradictoires et donc de maîtriser des situations trop complexes; euphémisation du risque sous la pression des circonstances (urgences, pressions hiérarchiques...); erreurs de représentation conduisant à surestimer la sécurité de systèmes habituellement très fiables (on cite le cas d'un pilote refusant catégoriquement de croire que l'un de ses réacteurs est en feu). Il faut cependant se demander si la mise hors circuit de l'homme, considéré comme le maillon faible de l'interface homme/machine, ne risque pas en définitive de créer de nouvelles vulnérabilités, ne serait-ce qu'en étendant les erreurs de représentation et pertes de vigilance qui sont, comme on l'a vu, la contrepartie fréquente d'un sentiment exagéré de sécurité. Le débat mérite en tout cas d'être ouvert.»

En effet.



V

> «L'écosociété est *décentralisée, communautaire, participative*. La *responsabilité* et *l'initiative* individuelle existent vraiment. L'écosociété repose sur le *pluralisme* des idées, des styles et des conduites de vie. Conséquence: égalité et justice sociale sont en progrès. Mais aussi, bouleversement des habitudes, des modes de pensée et des mœurs. Les hommes ont inventé une vie différente dans une société en équilibre. Ils se sont aperçus que le maintien d'un état d'équilibre était plus délicat que le maintien d'un état de croissance continue. Grâce à une nouvelle vision, à une nouvelle logique de la complémentarité, à de nouvelles valeurs, les hommes de l'écosociété ont inventé une doctrine économique, une science politique, une sociologie, une technologie et une psychologie de l'état d'équilibre contrôlé.»

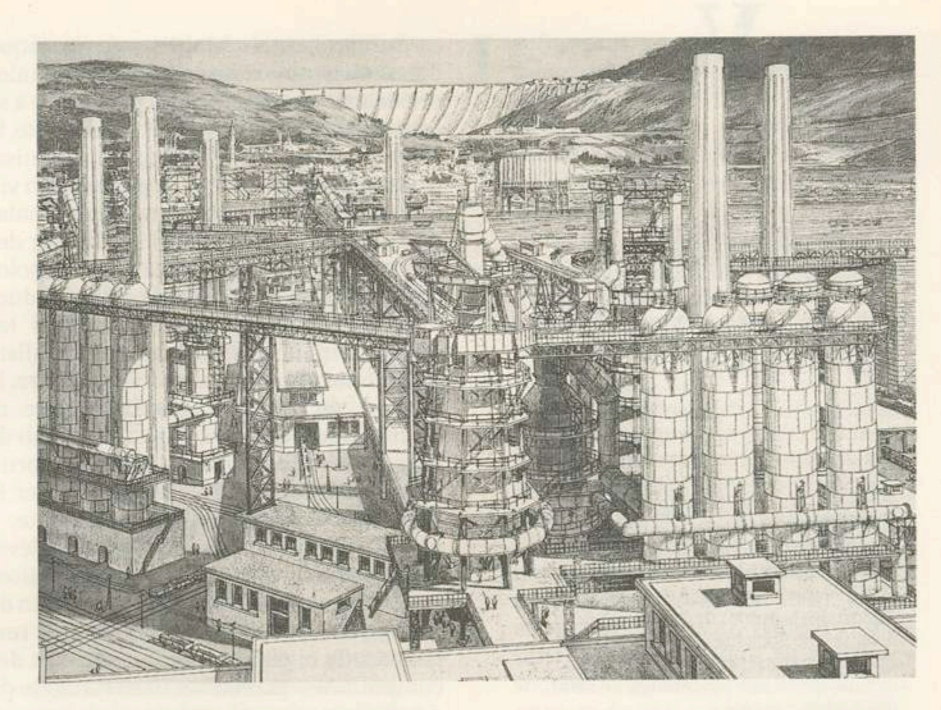
Joël de Rosnay, *Le Macroscope*, 1975

> «Capitalisme et socialisme représentent deux organisations de l'économie dérivées du même système de base, celui de la quantification de la valeur ajoutée. [...] Considéré sous cet angle, le système appelé "socialisme" n'est que le sous-système correcteur appliqué au "capitalisme". On peut ainsi dire que le capitalisme le plus outré est socialiste sous certains de ses aspects, et que tout le socialisme est une "mutation" du capitalisme destinée à tenter de stabiliser le système à travers une redistribution – redistribution estimée nécessaire pour assurer la survie de tous et les inciter à une consommation plus large. Nous appellerons dans cette ébauche "capitalisme social" une organisation de l'économie, conçue dans le but d'établir un équilibre acceptable entre capitalisme et socialisme.»

Yona Friedman, *Utopies réalisables*, 1974

Les événements de Mai 68 ont provoqué dans l'ensemble des sociétés occidentales une réaction politique dont ON a peine à se souvenir l'ampleur aujourd'hui. Très vite, la restructuration du capitalisme s'organisa, *comme se met en marche une armée*. On vit, avec le Club de Rome, des multinationales comme Fiat, Volkswagen et Ford payer des économistes, des sociologues et des écologistes pour qu'ils déterminent les productions auxquelles devaient renoncer les entreprises afin que le système capitaliste fonctionne mieux et se renforce. En 1972, le rapport du Massachussets Institute of Technology commandité par ledit Club de Rome, *Halte à la croissance*, fit grand bruit parce qu'il recommandait de stopper le processus d'accumulation capitaliste, y compris dans les pays dits en voie de développement. Du plus haut de la domination, ON revendiquait la «croissance zéro» afin de préserver les rapports sociaux et les ressources de la planète, ON introduisait des composantes qualitatives dans l'analyse du développement contre les projections quantitatives centrées sur la croissance, ON exigeait en définitive que celle-ci soit entièrement redéfinie et cette pression s'accentua encore lorsqu'éclata la crise de 1973. Le capitalisme semblait faire son autocritique. Mais si j'ai parlé à nouveau de guerre et d'armée, c'est que le rapport du MIT, rédigé par l'économiste Dennis H. Meadows, s'inspirait des travaux d'un certain Jay Forrester qui avait été chargé en 1952 par l'US Air Force de mettre au point un système d'alerte et de défense – le SAGE System – qui coordonnait pour la première fois radars et ordinateurs dans le but de détecter et d'empêcher une possible attaque du territoire américain par des fusées ennemies. Forrester avait monté des infrastructures de communication et de contrôle entre hommes et machines où ceux-ci étaient interconnectés pour la première fois en «temps réel». Puis il avait été nommé dans l'école de management du MIT pour étendre ses compétences en matière d'analyse systémique au monde économique. Il appliqua les mêmes principes d'ordre et de défense aux entreprises, puis ce sera le tour des villes et enfin de l'ensemble de la planète dans son ouvrage *World Dynamics* qui inspira les rapporteurs du MIT. Ainsi la «deuxième cybernétique» fut-elle déterminante pour fixer les principes de restructuration du capitalisme. Avec elle, l'économie politique devenait *une science du vivant*. Elle analysait le monde en tant que système ouvert de transformation et de circulation de flux d'énergie et de flux monétaires.

En France, un ensemble de pseudo-savants – l'illuminé de Rosnay et le baveux Morin mais aussi le mystique Henri Atlan, Henri Laborit, René Passet et l'arriviste Attali – se réunissent pour élaborer, à la suite du MIT, *Dix commandements pour une nouvelle économie*, un «éco-socialisme» disent-ils, en suivant une approche systémique, c'est-à-dire cybernétique, obsédée par «l'état d'équilibre» de tout et de tous. Il n'est pas inutile *a posteriori*, lorsqu'ON écoute la «gauche» d'aujourd'hui et aussi la «gauche de la gauche», de rappeler certains des principes que de Rosnay présentait en 1975 :



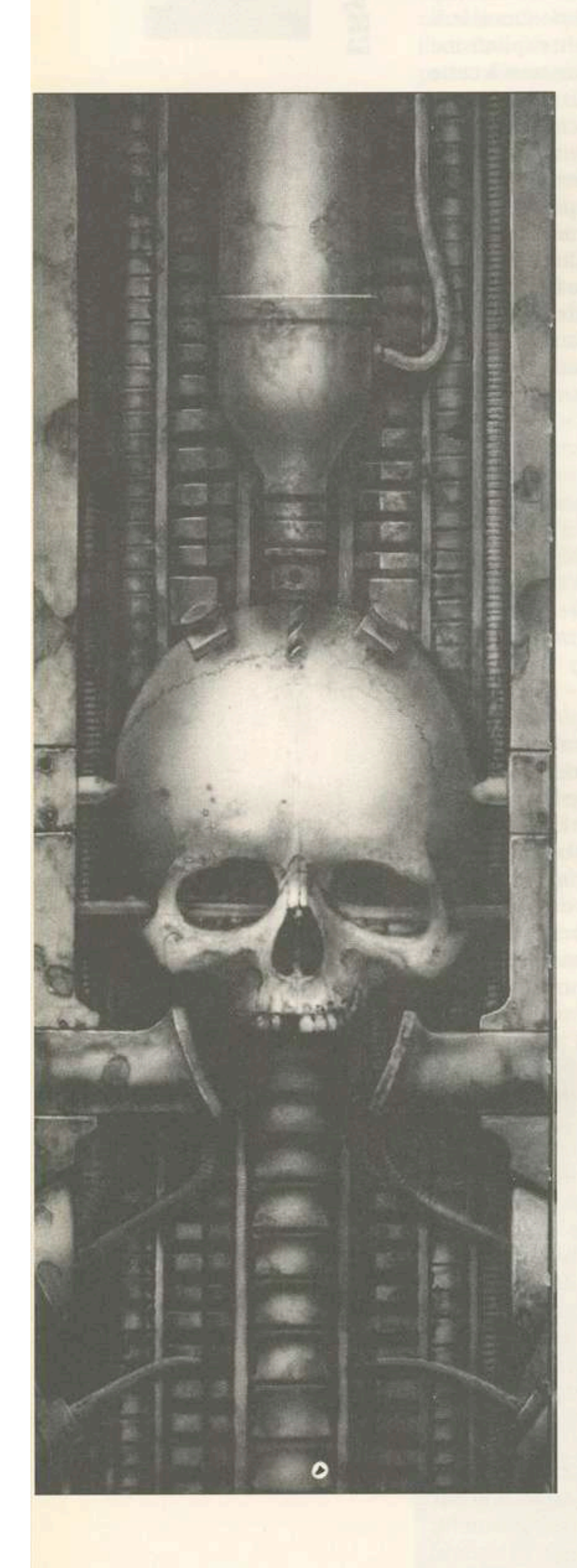
1. Conserver la variété des espaces comme des cultures, la bio-diversité comme la multiculturalité.
2. Veiller à ne pas ouvrir, ne pas laisser s'échapper l'information contenue dans les boucles de régulation.
3. Rétablir les équilibres de l'ensemble du système par décentralisation.
4. Différencier pour mieux intégrer, car conformément à ce qu'a pressenti Teilhard de Chardin, l'illuminé en chef de tous les cybernéticiens, «toute intégration réelle se fonde sur une différenciation préalable. [...] L'homogène, le mélange, le syncrétisme, c'est l'entropie. Seule *l'union dans la diversité* est créatrice. Elle accroît la complexité, conduit à des niveaux plus élevés d'organisation».
5. Pour évoluer :se laisser agresser.
6. Préférer les objectifs, *les projets* à la programmation détaillée.
7. Savoir utiliser l'information.
8. Savoir maintenir des contraintes sur les éléments du système.

Il ne s'agit plus, comme ON pouvait faire encore semblant de le croire en 1972, de mettre en cause le capitalisme et ses effets dévastateurs, mais plutôt de «*réorienter* l'économie de manière à mieux servir, à la fois, les besoins humains, le maintien et l'évolution du système social et la poursuite d'une véritable coopération avec la nature. L'économie d'équilibre qui caractérise l'écosociété est donc une économie "régulée", au sens cybernétique du terme». Les premiers idéologues du capitalisme cybernétique parlent d'ouvrir à une gestion communautaire du capitalisme *par en bas*, à une responsabilisation de chacun grâce à «l'intelligence collective» qui résultera des progrès des télécommunications et de l'informatique. Sans remettre en cause ni la propriété privée, ni la propriété d'État, ON invite à une co-gestion, à un contrôle des entreprises par les communautés de salariés et d'usagers. L'euphorie réformatrice cybernétique est telle, en ce début des années 1970, qu'ON évoque sans plus frémir, comme s'il ne s'était, depuis le XIXe siècle, agi que de cela, l'idée d'un «capitalisme social», ainsi que le défendit par exemple l'architecte écologiste et graphomane Yona Friedman. Ainsi s'est cristallisé ce qu'ON a fini par appeler «socialisme de troisième voie», et son alliance avec l'écologie, dont ON connaît aujourd'hui l'emprise politique en Europe. S'il fallait retenir un événement qui, dans ces années-là, en France, a exposé la progression tortueuse vers cette nouvelle alliance entre socialisme et libéralisme, non sans l'espoir qu'autre chose émerge, ce serait sans conteste l'affaire LIP. Avec elle c'est tout le socialisme, jusque dans ses courants les plus radicaux comme le «communisme de conseils», qui échoue à faire chuter l'agencement libéral, et qui, sans subir à proprement parler de défaite, finit simplement absorbé par le capitalisme cybernétique. L'adhésion récente de l'écologiste Cohn-Bendit, le gentil leader de Mai 68, au courant libéral-libertaire n'est qu'une conséquence logique du retournement plus profond des idées «socialistes» sur elles-mêmes.



L'actuel mouvement «anti-globalisation» et la contestation citoyenne en général ne présentent aucune rupture à l'intérieur de cette formation d'énoncés élaborée il y a trente ans. Ils réclament simplement l'accélération de sa mise en œuvre. S'y fait jour, derrière les contre-sommets tonitruants, une même vision froide de la société comme totalité menacée d'éclatements, un même *objectif de régulation sociale*. Il s'agit de *restaurer* la cohésion sociale pulvérisée par la dynamique du capitalisme cybernétique et de *garantir* en dernière instance la participation de tous à cette dernière. Aussi n'est-il pas surprenant de voir l'économicisme le plus aride imprégner de façon si tenace et si nauséabonde les rangs des citoyens. Le citoyen dépossédé de tout se projette en expert *amateur* de la gestion sociale et conçoit le néant de sa vie comme succession ininterrompue de «projets» à réaliser : comme le remarque avec une feinte naïveté le sociologue Luc Boltanski, «tout peut accéder à la dignité du *projet*, y compris les entreprises hostiles au capitalisme». De même que le dispositif «autogestion» fut séminal dans la réorganisation du capitalisme depuis trente ans, la contestation citoyenne n'est rien d'autre que l'instrument actuel de la modernisation de la politique. Ce nouveau «processus de civilisation» repose sur la critique de l'autorité développée dans les années 1970, au moment où se cristallisait la deuxième cybernétique. La critique de la représentation politique comme pouvoir séparé, déjà récupérée par le nouveau management dans la sphère de production économique, est aujourd'hui réinvestie dans la sphère politique. Partout ce ne sont qu'horizontalité des rapports et participation à des projets qui doivent remplacer l'autorité hiérarchique et bureaucratique poussiéreuse, contre-pouvoirs et décentralisations qui sont censés défaire les monopoles et le secret. Ainsi s'étendent et se resserrent sans obstacles les chaînes d'interdépendance sociale, ici faites de surveillance, ailleurs de délégation. Intégration de la société civile par l'État et intégration de l'État par la société civile s'engrènent de mieux en mieux. Ainsi s'organise la *division du travail de gestion des populations* nécessaire à la dynamique du capitalisme cybernétique. L'affirmation d'une «citoyenneté mondiale» devra prévisiblement la parachever.

C'est qu'à partir des années 1970, le socialisme n'est plus qu'un démocratisme, désormais absolument nécessaire à la progression de l'hypothèse cybernétique. Il faut comprendre l'idéal de démocratie directe, de démocratie participative comme désir d'une expropriation générale par le système cybernétique de *toute l'information* contenue dans ses parties. La demande de transparence, de traçabilité, est une demande de circulation parfaite de l'information, *un progressisme dans la logique de flux* qui régit le capitalisme cybernétique. C'est entre 1965 et 1970 qu'un jeune philosophe allemand, héritier présumé de la «théorie critique», fondait le paradigme démocratique de la contestation présente en entrant avec fracas dans plusieurs controverses avec ses aînés. Au socio-cybernéticien Niklas Luhmann, théoricien hyper-fonctionnaliste des systèmes, Habermas opposait l'imprévisibilité du dialogue, des argumentations, irréductibles à de simples échanges d'informations. Mais c'est surtout contre Marcuse que fut élaboré ce projet d'une «éthique de la discussion» généralisée qui devait radicaliser en le critiquant le projet démocratique des Lumières. À Marcuse qui explique, en commentant les observations de Max Weber, que «rationalisation» veut dire que la raison technique, au principe de l'industrialisation et du capitalisme, est indissolublement une raison politique, Habermas rétorque qu'un ensemble de rapports intersubjectifs immédiats échappent aux rapports sujet-objet médiatisés par la technique, et qu'en définitive ils les encadrent et les orientent. Autrement dit, face au développement de l'hypothèse cybernétique, la politique devrait viser à autonomiser et étendre cette sphère des discours, à multiplier les arènes démocratiques, à construire et rechercher un consensus qui, par nature en somme, serait émancipateur. Outre qu'il réduit le «monde vécu», la «vie quotidienne», l'ensemble de ce qui fuit de la machine de contrôle, à des interactions sociales, à des discours, Habermas ignore plus profondément encore l'hétérogénéité fondamentale des formes-de-vie entre elles. Au même titre que le contrat, le consensus est attaché à l'objectif d'unification et de pacification par gestion des différences. Dans le cadre cybernétique, toute foi dans l'«agir communicationnel», toute communication qui n'assume pas la possibilité de son impossibilité, finit par servir le contrôle. C'est pourquoi la technique et la science ne sont pas simplement, comme le pense l'idéaliste Habermas, des idéologies qui viendraient recouvrir le tissu concret des relations intersubjectives. Ce sont des «idéologies matérialisées», des dispositifs en cascade, une gouvernementalité concrète qui traverse ces relations. Nous ne voulons pas plus de transparence ou plus de démocratie. Il y en a bien assez. Nous voulons au contraire plus d'opacité et plus d'intensité.



Mais je n'en aurai pas fini avec le socialisme tel que l'a périmé l'hypothèse cybernétique tant que je n'aurai pas évoqué une autre voix; je veux parler de la critique centrée sur les rapports hommes-machines qui, depuis les années 1970, s'attaque au nœud supposé du problème cybernétique en posant la question de la technique par-delà technophobie – celle d'un Theodore Kaczynski ou du singe lettré de l'Oregon, John Zerzan – et technophilie, et qui prétend fonder une nouvelle *écologie radicale* qui ne soit pas bêtement romantique. Dès la crise économique des années 1970, Ivan Illich est parmi les premiers à exprimer l'espoir d'une refondation des pratiques sociales non plus seulement au travers d'un nouveau rapport entre sujets, comme chez Habermas, mais aussi entre sujets et objets, au travers d'une «réappropriation des outils» et des institutions, qui devraient être gagnées par une «convivialité» générale; convivialité qui serait en mesure de saper la loi de la valeur. Le philosophe des techniques Simondon fait même de cette réappropriation le levier du dépassement de Marx et du marxisme : «Le travail possède l'intelligence des éléments, le capital possède l'intelligence des ensembles; mais ce n'est pas en réunissant l'intelligence des éléments et l'intelligence des ensembles que l'on peut faire l'intelligence de l'être intermédiaire et non mixte qu'est l'individu technique. [...] Le dialogue du capital et du travail est faux parce qu'il est au passé. La collectivisation des moyens de production ne peut opérer une réduction de l'aliénation par elle-même; elle ne peut l'opérer que si elle est la condition préalable de l'acquisition par l'individu humain de l'intelligence de l'objet technique individué. Cette relation de l'individu humain à l'individu technique est la plus délicate à former.» La solution au problème de l'économie politique, de l'aliénation capitaliste comme de la cybernétique résiderait dans l'invention d'une nouvelle relation aux machines, d'une «culture technique» qui aurait jusqu'à présent fait défaut à la modernité occidentale. C'est une telle doctrine qui justifie depuis trente ans le développement massif de l'enseignement «citoyen» des sciences et des techniques. Parce que le vivant, contrairement à ce que suppose l'hypothèse cybernétique, est essentiellement *différent* des machines, l'homme aurait une responsabilité de *représentation* des objets techniques : «L'homme comme témoin des machines, écrit Simondon, est responsable de leur relation; la machine individuelle représente l'homme, mais l'homme représente l'ensemble des machines, car il n'y a pas une machine de toutes les machines, alors qu'il peut y avoir une pensée visant toutes les machines». Dans sa forme utopique actuelle, comme chez Guattari à la fin de sa vie ou aujourd'hui chez un Bruno Latour, cette école prétendra «faire parler» les objets, représenter leurs normes dans l'arène publique au travers d'un «parlement des choses». À terme, les technocrates devraient faire place à des «mécanologues» et autres «médiologues» dont on ne voit pas en quoi ils diffèreraient des technocrates actuels si ce n'est qu'ils seraient plus rompus à la vie technique, qu'ils seraient des citoyens idéalement accouplés à leurs dispositifs. Ce que font mine d'ignorer nos utopistes, c'est que l'intégration de la raison technique par tous n'entamerait en rien les rapports de force existants. La reconnaissance de l'hybridité hommes-machines des agencements sociaux ne ferait certainement qu'étendre la lutte pour la reconnaissance et la tyrannie de la transparence au monde inanimé. Dans cette écologie politique rénovée, socialisme et cybernétique atteignent leur point de convergence optimal : le projet d'une République verte, d'une *démocratie technique* – «un renouveau de la démocratie pourrait avoir pour objectif une gestion pluraliste de l'ensemble de ses composantes machiniques», écrit Guattari dans son dernier texte publié –, la vision mortelle d'une paix civile définitive entre humains et non-humains.



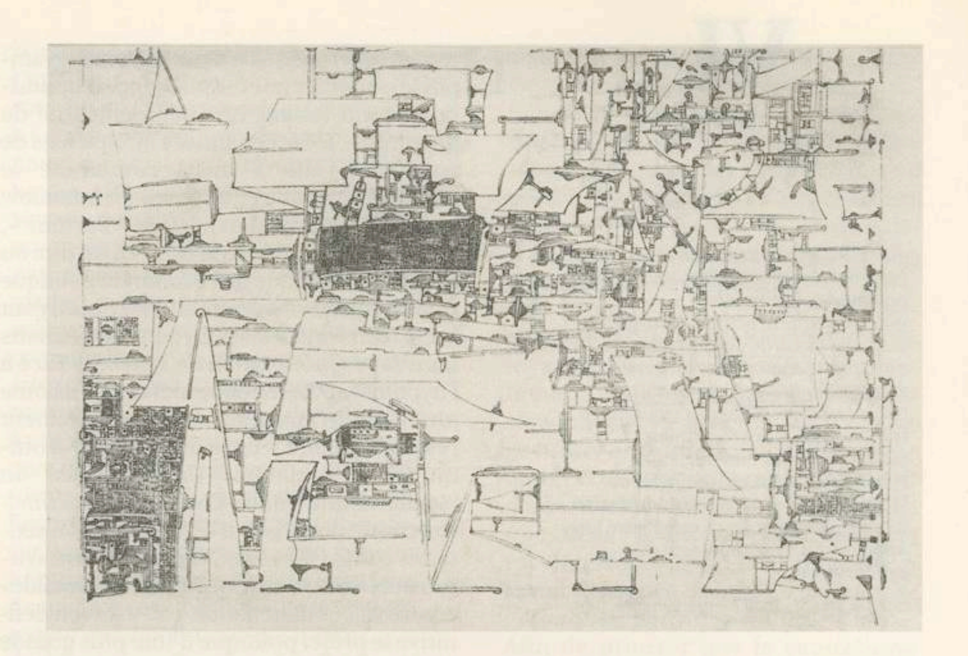
VI

> «Tout comme la modernisation l'a fait dans une époque antérieure, la postmodernisation (ou informatisation) actuelle marque une nouvelle façon de devenir homme. Là où la production d'âme est concernée, comme dirait Musil, on devrait réellement remplacer les techniques traditionnelles des machines industrielles par l'intelligence cybernétique des technologies de l'information et de la communication. Il nous faut inventer ce que Pierre Lévy appelle une "anthropologie du cyberespace".»
>
> Michael Hardt, Toni Negri, *Empire*, 1999

> «La communication constitue le troisième moyen fondamental du contrôle impérial. [...] Les systèmes contemporains de communication ne sont pas subordonnés à la souveraineté;c'est au contraire la souveraineté qui semble être subordonnée à la communication. [...] La communication est la forme de production capitaliste dans laquelle le capital a réussi à soumettre entièrement et mondialement la société à son régime, supprimant toutes les voies de remplacement.»
>
> Michael Hardt, Toni Negri, *Empire*, 1999

L'utopie cybernétique n'a pas seulement vampirisé le socialisme et sa puissance d'opposition en en faisant un «démocratisme de proximité». Dans ces années 1970 pleines de confusion, elle a aussi contaminé le marxisme le plus avancé, rendant intenable et inoffensive sa perspective. «Partout –, comme l'écrit Lyotard en 1979, – à un titre ou à l'autre, la Critique de l'économie politique et la critique de la société aliénée qui en était le corrélat sont utilisés en guise d'éléments *dans la programmation du système.*» Face à l'hypothèse cybernétique unifiante, l'axiome *abstrait* d'un antagonisme potentiellement révolutionnaire – lutte des classes, «communauté humaine» (*Gemeinwesen*) ou «social-vivant» contre Capital, *general intellect* contre processus d'exploitation, «multitude» contre «Empire», «créativité» ou «virtuosité» contre travail, «richesse sociale» contre valeur marchande, etc. – sert en définitive le projet politique d'une plus grande intégration sociale. La critique de l'économie politique et l'écologie ne critiquent pas le genre économique propre au capitalisme, ni la vision totalisante et systémique propre à la cybernétique, elles en font même paradoxalement les moteurs de leurs philosophies émancipatrices de l'histoire. Leur téléologie n'est plus celle du prolétariat ou de la nature mais celle du Capital. Leur perspective est aujourd'hui profondément celle d'une économie sociale, d'une «économie solidaire», d'une «transformation du mode de production», non plus par collectivisation ou étatisation des moyens de production mais par *collectivisation des décisions de production.* Comme l'affiche par exemple un Yann Moulier Boutang, il s'agit finalement que soit *reconnu* «le caractère social collectif de la création de richesse», que le métier de vivre en citoyen soit valorisé. Ce prétendu communisme en est réduit à un démocratisme économique, au projet de reconstruction d'un État «post-fordiste», par le bas. La coopération sociale y est posée comme toujours-déjà donnée, sans incommensurabilités éthiques, sans interférences avec la circulation des affects, sans problèmes de communauté.

L'itinéraire de Toni Negri à l'intérieur de l'Autonomie, puis de la nébuleuse de ses disciples en France et dans le monde anglo-saxon, montre combien le marxisme autorisait une telle glissade vers la volonté de volonté, la «mobilisation infinie», scellant sa défaite inéluctable, à terme, face à l'hypothèse cybernétique. Cette dernière n'a eu aucun mal à se brancher sur la métaphysique de la production qui recouvre tout le marxisme et que Negri pousse à son terme en considérant tout affect, toute émotion, toute communication en dernière instance comme un travail. De ce point de vue, autopoïèse, autoproduction, auto-organisation et autonomie sont des catégories qui jouent un rôle homologue dans les formations discursives distinctes où elles ont émergé. Les revendications inspirées par cette critique de l'économie politique, celle du revenu garanti comme celle des «papiers pour tous», ne s'attaquent aux fondements que de la seule sphère productive. Si certains de ceux qui demandent aujourd'hui un revenu garanti ont pu rompre avec la perspective de mise au travail de tous – c'est-à-dire à la croyance dans le travail comme valeur fondamentale – qui prédominait encore auparavant dans les mouvements de chômeurs, c'est à condition, paradoxalement, d'avoir conservé une définition héritée, restrictive de la valeur comme «valeur-travail». C'est ainsi qu'ils peuvent ignorer qu'ils contribuent finalement à améliorer la circulation des biens et des personnes.



Or c'est précisément parce que la valorisation n'est plus assignable en dernier ressort à ce qui a cours dans la seule sphère productive qu'il faudrait désormais déplacer le geste politique – je songe à la grève, par exemple, sans même parler de grève générale – vers les sphères de la circulation des produits et de l'information. Qui ne voit que la demande de «papiers pour tous», si elle est satisfaite, ne contribuera qu'à une plus grande mobilité de la force de travail au niveau mondial, ce qu'ont bien compris les penseurs libéraux américains? Quant au salaire garanti, s'il était obtenu, ne ferait-il pas entrer simplement un revenu supplémentaire dans le circuit de la valeur? Il représenterait l'équivalent formel d'un investissement du système dans son «capital humain», d'un crédit; il anticiperait une production à venir. Dans le cadre de la restructuration présente du capitalisme, sa revendication pourrait être comparée à une proposition néo-keynésienne de relance de la «demande effective» qui puisse servir de filet de sécurité au développement souhaité de la «Nouvelle Économie». De là aussi l'adhésion de plusieurs économistes à l'idée d'un «revenu universel» ou «revenu de citoyenneté». Ce qui justifierait celui-ci, de l'avis même de Negri et de ses fidèles, c'est une *dette sociale contractée* par le capitalisme envers la «multitude». Et si j'ai dit plus haut que le marxisme de Negri avait fonctionné, comme tous les autres marxismes, à partir d'un axiome *abstrait* sur l'antagonisme social, c'est qu'il a besoin *concrètement* de la fiction de l'unité du corps social. Sous ses jours les plus offensifs, comme ceux qui furent vécus en France pendant le mouvement des chômeurs de l'hiver 1997-1998, ses perspectives visent à fonder *un nouveau contrat social*, fût-il appelé communiste. Au sein de la politique classique, le négrisme joue déjà le rôle d'avant-garde des mouvements écologistes.

Pour retrouver la conjoncture intellectuelle qui explique cette foi aveugle dans le social conçu comme objet et sujet possible d'un contrat, comme ensemble d'éléments équivalents, comme classe homogène, corps organique, il faut revenir à la fin des années 1950, lorsque la décomposition progressive de la classe ouvrière dans les sociétés occidentales inquiète les théoriciens marxistes car elle bouleverse l'axiome de la lutte des classes. Certains croient alors trouver dans les *Grundrisse* de Marx une parade, une préfiguration de ce qu'est en train de devenir le capitalisme et son prolétariat. Dans le fragment sur les machines, Marx envisage en pleine phase d'industrialisation que la force de travail individuelle puisse cesser d'être la source principale de la plus-value car «le savoir social général, la connaissance» deviendrait la puissance productive immédiate. Ce capitalisme-là, que l'ON dit aujourd'hui «cognitif», ne serait plus contesté par le prolétariat qui naquit dans les grandes manufactures. Marx suppose qu'il le serait par «l'individu social». Il précise la raison de ce processus inéluctable de renversement : «Le capital met en branle toutes les forces de la science et de la nature, il stimule la coopération et le commerce sociaux pour *libérer (relativement) la création de la richesse du temps de travail.* [...] Ce sont là les conditions matérielles qui feront éclater les fondements du capital». La contradiction du système, son antagonisme catastro-



phique, viendrait du fait que le Capital mesure toute valeur en temps de travail tout en étant amené à diminuer celui-ci à cause des gains de productivité que permet l'automation. Le capitalisme est en somme condamné parce qu'il demande à la fois moins de travail et plus de travail. Les réponses à la crise économique des années 1970, le cycle de luttes qui dure plus de dix ans en Italie, donnent un coup de fouet inespéré à cette téléologie. L'utopie d'un monde où les machines travailleront à notre place paraît à portée de main. La créativité, l'individu social, le *general intellect* – jeunesse étudiante, marginaux cultivés, travailleurs immatériels, etc. – détachés du rapport d'exploitation, seraient le nouveau sujet du communisme qui vient. Pour certains, dont Negri ou Castoriadis, mais aussi les situationnistes, cela signifie que le nouveau sujet révolutionnaire se réappropriera sa «créativité», ou son «imaginaire», confisqués par le rapport de travail, et fera du temps de non-travail une source nouvelle d'émancipation de soi et de la collectivité. L'Autonomie en tant que mouvement politique sera fondée sur ces analyses.

En 1973, Lyotard, qui a longtemps fréquenté Castoriadis au sein de *Socialisme ou Barbarie*, note l'indifférenciation entre ce nouveau discours marxiste ou post-marxiste du *general intellect* et le discours de la nouvelle économie politique : «le corps des machines que vous appelez sujet social et force productive universelle de l'homme n'est autre que le corps du Capital moderne. Le savoir qui y est en jeu n'est nullement le fait de tous les individus, il est séparé, moment dans la métamorphose du capital, lui obéissant autant que le gouvernant.» Le problème éthique que pose l'espoir placé dans l'intelligence collective, qui aujourd'hui se retrouve dans les utopies d'usages collectifs autonomes des réseaux de communication, est le suivant : «on ne peut décider que le rôle principal du savoir est d'être un élément indispensable du fonctionnement de la société et agir en conséquence à son endroit que si l'on a décidé que celle-ci est une grande machine. Inversement, on ne peut compter avec sa fonction critique et songer à en orienter le développement et la diffusion dans ce sens que si l'on a décidé qu'elle ne fait pas un tout intégré et qu'elle reste hantée par un principe de contestation». En conjuguant les deux termes pourtant irréconciliables de cette alternative, l'ensemble des positions hétérogènes dont nous avons trouvé la matrice dans le discours de Toni Negri et de ses adeptes, et qui représentent le point d'achèvement de la tradition marxiste et de sa métaphysique, sont condamnées à l'errance politique, à l'absence de destination autre que celle que leur ménage la domination. L'essentiel ici, et qui séduit tant d'apprentis intellectuels, c'est que ces savoirs ne soient jamais des pouvoirs, que la connaissance ne soit jamais connaissance de soi, que l'intelligence reste toujours séparée de l'expérience. La visée politique du négrisme est de formaliser l'informel, de rendre explicite l'implicite, patent le tacite, bref de valoriser ce qui est *hors-valeur*. Et en effet, Yann Moulier Boutang, chien fidèle de Negri, finit par lâcher le morceau en 2000, dans un râle irréel de cocaïnomane débilité : «Le capitalisme dans sa nouvelle phase, ou sa dernière frontière, a besoin du communisme des multitudes». Le *communisme neutre* de Negri, la mobilisation qu'il commande, n'est pas seulement compatible avec le capitalisme cybernétique, il en est désormais la condition d'effectuation.

Une fois les propositions du *Rapport du MIT* digérées, les économistes de la croissance ont souligné en effet le rôle primordial de la créativité, de l'innovation technologique – à côté des facteurs Capital et Travail – dans la production de plus-value. Et d'autres experts, aussi bien informés, ont alors affirmé doctement que la



propension à innover dépendait du degré d'éducation, de formation, de santé, des populations – à la suite de l'économiciste le plus radical, Gary Becker, ON appellera cela le «capital humain» –, de la complémentarité entre les agents économiques – complémentarité qui peut être favorisée par la mise en place d'une circulation régulière d'informations, par les réseaux de communication – ainsi que de la complémentarité entre l'activité et l'environnement, le vivant humain et le vivant non-humain. Ce qui expliquerait la crise des années 1970 c'est qu'il y a une base sociale, cognitive et naturelle au maintien du capitalisme et à son développement qui aurait été négligée jusqu'alors. Plus profondément, cela signifie que le temps de non-travail, l'ensemble des moments qui échappent aux circuits de la valorisation marchande – c'est-à-dire la vie quotidienne – sont aussi un facteur de croissance, détiennent une *valeur en puissance* en tant qu'ils permettent d'entretenir la base humaine du Capital. ON vit dès lors des armées d'experts recommander aux entreprises d'appliquer des solutions cybernétiques à l'organisation de la production : développement des télécommunications, organisation en réseaux, «management participatif» ou par projet, panels de consommateurs, contrôles de qualité contribuent à faire remonter les taux de profit. Pour ceux qui voulaient sortir de la crise des années 1970 sans remettre en cause le capitalisme, «relancer la croissance», et non plus la stopper, impliquait par conséquent une réorganisation profonde dans le sens d'une démocratisation des choix économiques et d'un soutien institutionnel au temps de la vie, comme dans la demande de «gratuité» par exemple. C'est à ce titre seulement que l'ON peut affirmer *aujourd'hui* que le «nouvel esprit du capitalisme» hérite de la critique sociale des années 1960-1970 : dans l'exacte mesure où l'hypothèse cybernétique inspire le mode de régulation sociale qui émerge alors.

Il n'est donc guère étonnant que la communication, la mise en commun de savoirs impuissants que réalise la cybernétique, autorise aujourd'hui les idéologues les plus avancés à parler de «communisme cybernétique», comme le font Dan Sperber ou Pierre Lévy – le cybernéticien en chef du monde francophone, le collaborateur de la revue *Multitudes*, l'auteur de l'aphorisme : «l'évolution cosmique et culturelle culmine aujourd'hui dans le monde virtuel du cyberespace». «Socialistes et communistes, écrivent Hardt et Negri, ont longtemps exigé que le prolétariat ait l'accès libre et le contrôle des machines et des matériels qu'il utilise pour produire. Toutefois, dans le contexte de la production immatérielle et biopolitique, cette exigence traditionnelle prend un aspect nouveau. Non seulement la multitude utilise des machines pour produire, mais elle devient elle-même de plus en plus machinique, les moyens de production étant de plus en plus intégrés aux esprits et aux corps de la multitude. Dans ce contexte, la réappropriation signifie avoir le libre accès (et le contrôle sur) la connaissance, l'information, la communication et les affects, parce que ce sont quelques-uns des moyens premiers de la production biopolitique.» Dans ce communisme-là, s'émerveillent-ils, ON ne partagera pas les richesses mais les informations et tout le monde sera à la fois producteur et consommateur. Chacun deviendra son «automedia» ! Le communisme sera un communisme de robots !



Qu'elle rompe seulement avec les postulats individualistes de l'économie ou qu'elle considère l'économie marchande comme volet régional d'une économie plus générale – ce qu'impliquent toutes les discussions sur la notion de valeur, comme celles du groupe allemand *Krisis*, toutes les défenses du don contre l'échange inspirées par Mauss, y compris l'énergétique anti-cybernétique d'un Bataille, ainsi que toutes les considérations sur le symbolique, que ce soit chez Bourdieu ou Baudrillard – la critique de l'économie politique reste *in fine* tributaire de l'économicisme. Dans une perspective de salut par l'activité, l'absence d'un mouvement de travailleurs qui corresponde au prolétariat révolutionnaire imaginé par Marx sera conjurée par le travail militant de son organisation. «Le parti, écrit Lyotard, doit fournir la preuve que le prolétariat est réel et il ne le peut pas plus qu'on ne peut fournir la preuve d'un idéal de la raison. Il ne peut que se fournir lui-même comme preuve, et *faire une politique réaliste*. Le référent de son discours reste imprésentable directement, non ostensible. Le différend refoulé revient à l'intérieur du mouvement ouvrier, en particulier sous la forme de conflits récurrents sur la question de l'organisation.» La quête d'une classe de producteurs en lutte fait des marxistes les plus conséquents des *producteurs d'une classe intégrée*. Or il n'est pas indifférent, existentiellement et stratégiquement, de s'opposer politiquement plutôt que de produire des antagonismes sociaux, d'être pour le système un contradicteur ou d'en être un régulateur, de créer au lieu de vouloir que la créativité se libère, de désirer plutôt que de désirer le désir, bref, de combattre la cybernétique au lieu d'être un *cybernéticien critique*.

On pourrait, habité par la passion triste de l'origine, chercher dans le socialisme historique les prémisses de cette alliance devenue manifeste depuis trente ans, que ce soit dans la philosophie des réseaux de Saint-Simon, dans la théorie de l'équilibre chez Fourier ou dans le mutuellisme de Proudhon, etc. Mais ce que les socialistes ont en commun depuis deux siècles, et qu'ils partagent avec ceux d'entre eux qui se sont déclarés communistes, c'est de ne lutter que contre un seul des effets du capitalisme : sous toutes ses formes le socialisme lutte contre la séparation en recréant du lien social entre sujets, entre sujets et objets, sans lutter contre la totalisation qui fait qu'ON peut assimiler le social à un corps et l'individu à une totalité close, un corps-sujet. Mais il y a aussi un autre terrain commun, mystique, sur fond de quoi le transfert des catégories de pensée du socialisme et de la cybernétique ont pu s'allier, celui d'un humanisme inavouable, d'une foi *incontrôlée* dans le génie de l'humanité. De même qu'il est ridicule de voir derrière la construction d'une ruche à partir des attitudes erratiques des abeilles une «âme collective», comme le faisait au début du siècle l'écrivain Maeterlinck dans une perspective catholique, de même le maintien du capitalisme n'est-il en rien tributaire de l'existence d'une conscience collective de la «multitude» logée au cœur de la production. Sous couvert de l'axiome de la lutte des classes, l'utopie socialiste historique, l'utopie de *la* communauté, aura été en définitive une utopie de l'Un promulguée par la Tête sur un corps qui n'en peut. Tout socialisme – qu'il se réclame plus ou moins explicitement des catégories de démocratie, de production, de contrat social –, aujourd'hui, défend le parti de la cybernétique. La politique non-citoyenne doit s'assumer comme *anti-sociale* autant qu'anti-étatique, elle doit refuser de contribuer à la résolution de la «question sociale», récuser la mise en forme du monde sous forme de problèmes, rejeter la perspective démocratique qui structure l'acceptation par chacun des requêtes de *la société*. *Quant à la cybernétique, ce n'est plus aujourd'hui que le dernier socialisme possible.*

VII

«La théorie c'est la jouissance sur l'immobilisation. [...] Ce qui vous fait bander, théoriciens, et vous jette dans notre bande, c'est la froideur du clair et du distinct;en fait, du distinct seul, qui est *l'opposable*, car le clair n'est qu'une redondance suspecte du distinct, traduite en philosophie du sujet. Arrêtez la barre, vous dites: sortir du pathos, – voilà *votre* pathos.»

Jean-François Lyotard, *Économie libidinale*, 1973

Il est coutume lorsqu'on est écrivain, poète ou philosophe de parier sur la puissance du Verbe pour entraver, déjouer, percer les flux informationnels de l'Empire, les machines binaires de l'énonciation. Vous les avez entendus les chantres de la poésie comme dernier rempart face à la barbarie de la communication. Même quand il identifie sa position à celle des littératures mineures, des excentriques, des «fous littéraires», lorsqu'il traque les idiolectes qui travaillent toute langue pour montrer ce qui échappe au code, pour faire imploser l'idée même de compréhension, pour exposer le malentendu fondateur qui fait échec à la tyrannie de l'information, l'auteur qui, de plus, se sait agi, parlé, traversé par des intensités, n'en reste pas moins animé devant sa page blanche par une conception prophétique de l'énoncé. Pour le «récepteur» que je suis, les effets de sidération que certaines écritures se sont mises à rechercher sciemment à partir des années 1960 ne sont à cet égard pas moins paralysants que l'était la vieille théorie critique catégorique et sentencieuse. Voir depuis ma chaise Guyotat ou Guattari jouir à chaque ligne, se distordre, éructer, péter et vomir leur devenir-délire ne me fait bander, jouir, râler qu'assez rarement, c'est-à-dire seulement lorsqu'un désir me porte sur les rives du voyeurisme. Performances pour sûr mais performances de quoi? Performances d'une alchimie d'internat où la pierre philosophale est traquée à jets d'encre et de foutre mêlés. *L'intensité* proclamée ne suffit pas à engendrer le *passage* d'intensité. La théorie et la critique, quant à elles, restent cloîtrées dans une police de l'énoncé clair et distinct, aussi transparent que devait l'être le passage de la «fausse conscience» à la conscience éclairée.

Loin de céder à une quelconque mythologie du Verbe ou essentialisation du sens, Burroughs propose dans *Révolution électronique* des formes de lutte contre la circulation contrôlée des énoncés, des stratégies offensives d'énonciation qui ressortissent aux opérations de «manipulation mentale» que lui inspirent ses expériences de «cut-up», une combinatoire des énoncés fondée sur l'aléa. En proposant de faire du «brouillage» une arme révolutionnaire il sophistique indéniablement les recherches précédentes d'un langage offensif. Mais comme la pratique situationniste du «détournement», que rien dans son *modus operandi* ne permet de distinguer de celle de la «récupération» – ce qui explique sa fortune spectaculaire –, le «brouillage» n'est qu'une opération réactive. Il en est de même pour les formes de lutte contemporaines sur Internet qui sont inspirées par ces instructions de Burroughs : piratages, propagations de virus, *spamming* ne peuvent servir *in fine* qu'à déstabiliser temporairement le fonctionnement du réseau de communication. Mais pour ce qui nous occupe ici et maintenant, Burroughs est contraint d'en convenir, en des termes certes hérités des théories de la communication, qui hypostasient donc le rapport émetteur-récepteur : «Il serait plus utile de découvrir comment les modèles d'exploration pourraient être altérés afin de permettre au sujet de libérer ses propres modèles spontanés.» L'enjeu de toute énonciation n'est pas la réception mais bien la contagion. J'appelle *insinuation* – l'*illapsus* de la philosophie médiévale – la stratégie qui consistera à suivre la sinuosité de la pensée, les paroles errantes qui me gagnent tout en constituant en même temps le terrain vague où viendra s'établir leur réception. En jouant sur le rapport du signe à ses référents, en usant des clichés à contre-emploi, comme dans la caricature, en laissant s'approcher le lecteur, l'insinuation rend possible une rencontre, une présence intime, entre le sujet de l'énonciation et ceux qui se branchent sur l'énoncé. «Il y a des mots de passe sous les mots d'ordre, écrivent Deleuze et Guattari. Des mots qui seraient comme de passage, des composantes de passage, tandis que les mots d'ordre marquent des arrêts, des compositions stratifiées organisées». L'insinuation est la brume de la théorie et sied à un discours dont l'objectif est de permettre les luttes contre le culte de la transparence attaché, dès l'origine, à l'hypothèse cybernétique.



Que la vision cybernétique du monde soit une machine abstraite, une fable mystique, une éloquence froide à laquelle de multiples corps, gestes, paroles, échappent continuellement ne suffit pas pour conclure à son échec inéluctable. Si quelque chose fait défaut à la cybernétique à cet égard, c'est cela même qui la soutient: le plaisir de la rationalisation outrancière, la brûlure que provoque le «tautisme», la passion de la réduction, la jouissance de l'aplatissement binaire. *S'attaquer à l'hypothèse cybernétique, il faut le répéter, ce n'est pas la critiquer et opposer une vision concurrente du monde social mais expérimenter à côté d'elle, effectuer d'autres protocoles, les créer de toutes pièces et en jouir.* À partir des années 1950, l'hypothèse cybernétique a exercé une fascination inavouée sur toute une génération «critique», des situationnistes à Castoriadis, de Lyotard à Foucault, Deleuze et Guattari. On pourrait cartographier leurs réponses de la sorte: les premiers s'y sont opposés en développant une pensée au dehors, en surplomb, les seconds en usant d'une pensée du milieu, d'une part «un type métaphysique de différend avec le monde, qui vise aux mondes supra-terrestres transcendants ou aux contre-mondes utopiques», de l'autre «un type poïétique de différend avec le monde qui voit dans le réel lui-même la piste qui conduit à la liberté», comme le résume Peter Sloterdijk. La réussite de toute expérimentation révolutionnaire future se mesurera essentiellement à sa capacité à rendre caduque cette opposition. Cela commence quand les corps changent d'échelle, se sentent épaissir, sont traversés par des phénomènes moléculaires qui échappent aux points de vue systémiques, aux représentations molaires, et font de chacun de leurs pores une machine de vision accrochée aux devenirs plutôt qu'un appareil photographique, qui cadre, qui délimite, qui assigne les êtres. J'insinue dans les lignes qui suivent un protocole d'expérimentation destiné à défaire l'hypothèse cybernétique et le monde qu'elle persévère à construire. Mais comme pour d'autres arts érotiques ou stratégiques, son usage ne se décide pas ni ne s'impose. Il ne peut provenir que du plus pur involontarisme, ce qui implique, certes, une certaine désinvolture.



VIII

Tous les individus, les groupes, toutes les formes-de-vie ne peuvent pas être montés en boucle de rétroaction. Il y en a de trop fragiles. Qui menacent de casser. De trop forts, qui menacent de *casser*.
Ces devenirs-là,
en instance de cassure,
supposent qu'à un moment de l'expérience vécue les corps passent par le sentiment aigu que cela peut finir abruptement,
d'un instant à l'autre,
que le rien,
que le silence,
que la mort sont à portée de corps et de geste.
Cela peut finir.
La menace.

«Il nous manque aussi cette générosité, cette indifférence au sort que donne à défaut d'une grande joie la familiarité des pires déchéances et que le monde qui vient nous apportera.»

Roger Caillois

«Sans cesse le fictif paie plus cher sa force, quand au-delà de son écran transparaît le réel possible. Sans doute n'est-ce qu'aujourd'hui que la domination du fictif s'est faite totalitaire. Mais c'est justement là sa limite dialectique et "naturelle". Ou bien dans l'ultime bûcher disparaît jusqu'au désir et avec lui son sujet, la corporéité en devenir de la *Gemeinwesen* latente, ou bien tout simulacre est dissipé: la lutte extrême de l'espèce se déchaîne contre les gestionnaires de l'aliénation et, dans le déclin sanglant de tous les "soleils de l'avenir", commence à poindre enfin un avenir possible. Il ne manque désormais aux hommes pour être, que de se séparer définitivement de toute "utopie concrète".»

Giorgio Cesarano, *Manuel de survie*, 1975

Faire échec au processus de cybernétisation, faire basculer l'Empire passera par une ouverture à la *panique*. Parce que l'Empire est un ensemble de dispositifs qui visent à conjurer l'événement, un processus de contrôle et de rationalisation, sa chute sera toujours perçue par ses agents et ses appareils de contrôle comme le plus irrationnel des phénomènes. Les lignes qui suivent donnent un aperçu de ce que peut être un tel point de vue cybernétique sur la panique et indiquent assez bien *a contrario* sa puissance effective : «La panique est donc un comportement collectif *inefficace* parce qu'inadapté au danger (réel ou supposé); elle se caractérise par la régression des mentalités à un niveau archaïque et grégaire, elle aboutit à des réactions primitives de fuite éperdue, d'agitation désordonnée, de violences physiques et, d'une façon générale, à des actes d'auto- ou d'hétéro-agressivité; les réactions de panique relèvent des caractères de l'âme collective avec altération des perceptions et du jugement, alignement sur les comportements les plus frustes, suggestibilité, participation à la violence sans notion de responsabilité individuelle.»

La panique est ce qui fait paniquer les cybernéticiens. Elle représente le *risque absolu*, la menace potentielle permanente qu'offre l'intensification des rapports entre formes-de-vie. De ce fait, il faut la rendre effrayante comme s'y efforce le même cybernéticien appointé : «La panique est dangereuse pour la population qu'elle atteint; elle majore le nombre de victimes résultant d'un accident en raison des réactions de fuites inappropriées, elle peut même être la seule responsable des morts et des blessés; à chaque fois, ce sont les mêmes scénarios : actes de fureur aveugle, piétinement, écrasement…» Le mensonge d'une telle description consiste à imaginer les phénomènes de panique exclusivement en milieu clos : en tant que libération des corps, la panique s'autodétruit parce que tout le monde cherche à s'enfuir par une issue qui est trop étroite.

Mais il est possible d'envisager, comme à Gênes en juillet 2001, qu'une panique d'une échelle suffisante pour déjouer les programmations cybernétiques et traverser plusieurs milieux, dépasse le stade de l'anéantissement, ainsi que le suggère Canetti dans *Masse et Puissance* : «Si l'on n'était pas dans un théâtre, on pourrait fuir ensemble, comme un troupeau de bêtes en danger, et augmenter l'énergie de la fuite par des mouvements de même direction. Une peur de masse de cette espèce, active, est le grand événement collectif vécu par tous les animaux qui vivent en troupe et qui se sauvent ensemble parce qu'ils sont bons coureurs.» Je tiens à cet égard pour un fait politique de la plus haute importance la panique de plus d'un million de personnes





que provoqua Orson Welles en octobre 1938 en annonçant par voie d'ondes l'arrivée imminente des martiens dans le New Jersey, à une époque où la radiophonie était encore suffisamment vierge pour qu'on n'attache pas à ses émissions une certaine valeur de vérité. Parce que «plus on lutte pour sa propre vie plus il devient évident qu'on lutte contre les autres qui vous gênent de tous les côtés», la panique révèle aussi, à côté d'une dépense inouïe et incontrôlable, la guerre civile en son état nu : elle est «une désintégration de la masse *dans* la masse».

En situation de panique, des communautés se détachent du corps social conçu comme totalité et veulent lui échapper. Mais comme elles en sont encore captives physiquement et socialement, elles sont obligées de s'attaquer à elle. La panique manifeste, plus que tout autre phénomène, le corps pluriel et inorganique de l'espèce. Sloterdijk, ce dernier homme de la philosophie, prolonge cette conception positive de la panique : «Dans une perspective historique, les alternatifs sont probablement les premiers hommes à développer un rapport *non hystérique* avec l'apocalypse possible. [...] La conscience alternative actuelle se caractérise par quelque chose qu'on pourrait qualifier de rapport pragmatique avec la catastrophe». À la question, «la civilisation, dans la mesure où elle doit s'édifier sur des espérances, des répétitions, des sécurités et des institutions, n'a-t-elle pas pour condition l'absence, voire l'exclusion de l'élément panique», comme l'implique l'hypothèse cybernétique, Sloterdijk oppose que «c'est seulement grâce à la proximité d'expériences paniques que des civilisations vivantes sont possibles». Elles conjurent ainsi les potentialités catastrophiques de l'époque en retrouvant leur familiarité originaire. Elles offrent la possibilité de *convertir ces énergies* en «*une extase rationnelle* par laquelle l'individu s'ouvre à l'intuition : "je suis le monde"». Ce qui dans la panique rompt les digues et se transforme en charge positive potentielle, intuition confuse (dans la con-fusion) de son dépassement, c'est que *chacun y est comme la fondation vivante de sa propre crise* au lieu de la subir comme une fatalité extérieure. La recherche de la panique active – «l'expérience panique du monde» – est donc une technique d'assomption du risque de désintégration que chacun représente pour la société en tant que dividu à risque. C'est la fin de l'espoir et de toute utopie concrète qui prend forme comme pont jeté vers le fait de ne plus rien attendre, de n'avoir plus rien à perdre. Et c'est une manière de réintroduire, par une sensibilité particulière aux possibles des situations vécues, à leurs possibilités d'effondrement, à l'extrême fragilité de leur ordonnancement, un rapport serein au mouvement de fuite en avant du capitalisme cybernétique. Au crépuscule du nihilisme, il s'agit de rendre la peur aussi *extravagante* que l'espoir.

Dans le cadre de l'hypothèse cybernétique, la panique est comprise comme un changement d'état du système autorégulé. Pour un cybernéticien, tout désordre ne peut partir que des variations entre comportements mesurés et comportements effectifs des éléments du système. On appelle «bruit», un comportement qui échapperait au contrôle tout en restant indifférent au système, ce qui par conséquent ne peut pas être traité par une machine binaire, réduit à un 0 ou un 1. Ces bruits, ce sont les lignes de fuite, les errances des désirs qui ne sont pas encore rentrés dans le circuit de la valorisation, le non-inscrit. Nous avons appelé Parti Imaginaire l'ensemble *hétérogène* de ces bruits qui prolifèrent *sous* l'Empire sans pour autant renverser son équilibre instable, sans modifier son état, la solitude étant par exemple la forme la plus répandue de ces passages du côté du Parti Imaginaire. Wiener, lorsqu'il fonde l'hypothèse cybernétique, imagine l'existence de systèmes – appelés «circuits fermés réverbérants» – où proliféreraient les écarts entre comportements désirés par l'ensemble et comportements effectifs de ces élé-



ments. Il envisage que ces bruits pourraient alors s'accroître brutalement en série, comme lorsque les réactions d'un pilote font chasser son véhicule après qu'il s'est engagé sur une route verglacée ou qu'il a percuté une glissière d'autoroute. Surproduction de mauvais feedbacks qui distordent ce qu'ils devraient signaler, qui amplifient ce qu'ils devraient contenir, ces situations indiquent la voie d'une pure *puissance reverbérante*. La pratique actuelle du bombardement d'informations sur certains points nodaux du réseau Internet – le *spamming* – vise à produire de telles situations. Toute révolte sous et contre l'Empire ne peut se concevoir qu'à partir d'une amplification de ces «bruits» capables de constituer ce que Prigogine et Stengers – qui invitent à une analogie entre monde physique et monde social – ont appelé des «points de bifurcation», des seuils critiques à partir desquels un nouvel état du système devient possible.

L'erreur commune de Marx et de Bataille avec leurs catégories de «force de travail» ou de «dépense» aura été d'avoir situé la puissance de renversement du système *en dehors de la circulation des flux marchands*, dans une extériorité pré-systémique, d'avant et d'après le capitalisme, dans la nature chez l'un, dans un sacrifice fondateur chez l'autre, qui devaient être le levier à partir duquel penser la métamorphose sans fin du système capitaliste. Dans le premier numéro du *Grand Jeu*, le problème de la rupture d'équilibre est posé dans des termes plus immanents quoiqu'encore quelque peu ambigus : «Cette force qui est, ne peut rester inemployée dans un cosmos plein comme un œuf et au sein duquel tout agit et réagit sur tout. Seulement alors un déclic, une manette inconnue doit faire dévier soudain ce courant de violence dans un autre sens. Ou plutôt dans un sens parallèle, mais grâce à un décalage subit, sur un autre plan. Sa révolte doit devenir la Révolte invisible.» Il ne s'agit pas simplement d'une «insurrection invisible d'un million d'esprits» comme le pensait le céleste Trocchi. La force de ce que nous appelons *politique extatique* ne vient pas d'un dehors substantiel mais de l'écart, de la petite variation, des tournoiements qui, partant de l'intérieur du système, le poussent localement à son point de rupture et donc des intensités qui passent encore entre formes-de-vie, malgré l'atténuation des intensités qu'elles entretiennent. Plus précisément, elle vient du désir qui excède le flux en tant qu'il le nourrit sans y être traçable, qu'il passe *sous son tracé* et qu'il se fixe parfois, s'instancie entre des formes-de-vie qui jouent, en situation, le rôle d'attracteurs. Il est, cela se sait, dans la nature du désir de ne pas laisser de traces là où il passe. Revenons à cet instant où un système en équilibre peut basculer : «Au voisinage des points de bifurcation, écrivent Prigogine et Stengers, là où le système a le "choix" entre deux régimes de fonctionnement et n'est, à proprement parler, ni dans l'un ni dans l'autre, la déviation par rapport à la loi générale est totale : les fluctuations peuvent atteindre le même ordre de grandeur que les valeurs macroscopiques moyennes. [...] Des régions séparées par des distances macroscopiques sont corrélées : les vitesses des réactions qui s'y produisent se règlent l'une sur l'autre, les événements locaux se répercutent donc à travers tout le système. Il s'agit là vraiment d'un état paradoxal qui défie toutes nos "intuitions" à propos du comportement des populations, un état où les petites différences, loin de s'annuler, se succèdent et se propagent sans répit. Au chaos indifférent de l'équilibre a ainsi fait place un chaos créateur tel que l'évoquèrent les anciens, un *chaos fécond* d'où peuvent sortir des structures différentes.»

Il serait naïf de déduire directement de cette description scientifique des potentiels de désordre un nouvel art politique. L'erreur des philosophes et de toute pensée qui se déploie sans reconnaître en elle, dans son énonciation même, ce qu'elle doit au désir est de se situer artificiellement au-dessus des processus qu'elle objective, même depuis l'expérience; ce à quoi n'échappent pas, d'ailleurs, Prigogine et Stengers. L'expérimentation, qui n'est pas l'expérience achevée mais son processus d'accomplissement, se situe *dans* la fluctuation, *au milieu des bruits*, à l'affût de la bifurcation. Les événements qui se vérifient dans le social, à un niveau assez significatif pour influer sur les destins généraux, ne constituent pas la simple sommation des comportements individuels. Inversement, les comportements individuels n'influent plus d'eux-mêmes sur les destins généraux. Restent néanmoins trois étapes qui n'en font qu'une et qui, à défaut d'être représentées, s'éprouveront à même les corps comme problèmes immédiatement politiques : je veux parler de l'amplification des actes non-conformes; de l'intensification des désirs et de leur accord rythmique; de l'agencement d'un territoire, si tant est que «la fluctuation ne peut envahir d'un seul coup le système tout entier. Elle doit d'abord s'établir dans une région. Selon que cette région initiale est ou non plus petite qu'une dimension critique [...] la fluctuation régresse ou peut, au contraire, envahir tout le système». Trois problèmes donc qui demandent des exercices en vue d'une offensive anti-impériale : *problème de force, problème de rythme, problème d'élan.*

IX



«C'est là que les programmes généralisés se cassent les dents. Sur des bouts de monde, sur des morceaux d'hommes qui n'en veulent pas, des programmes.»

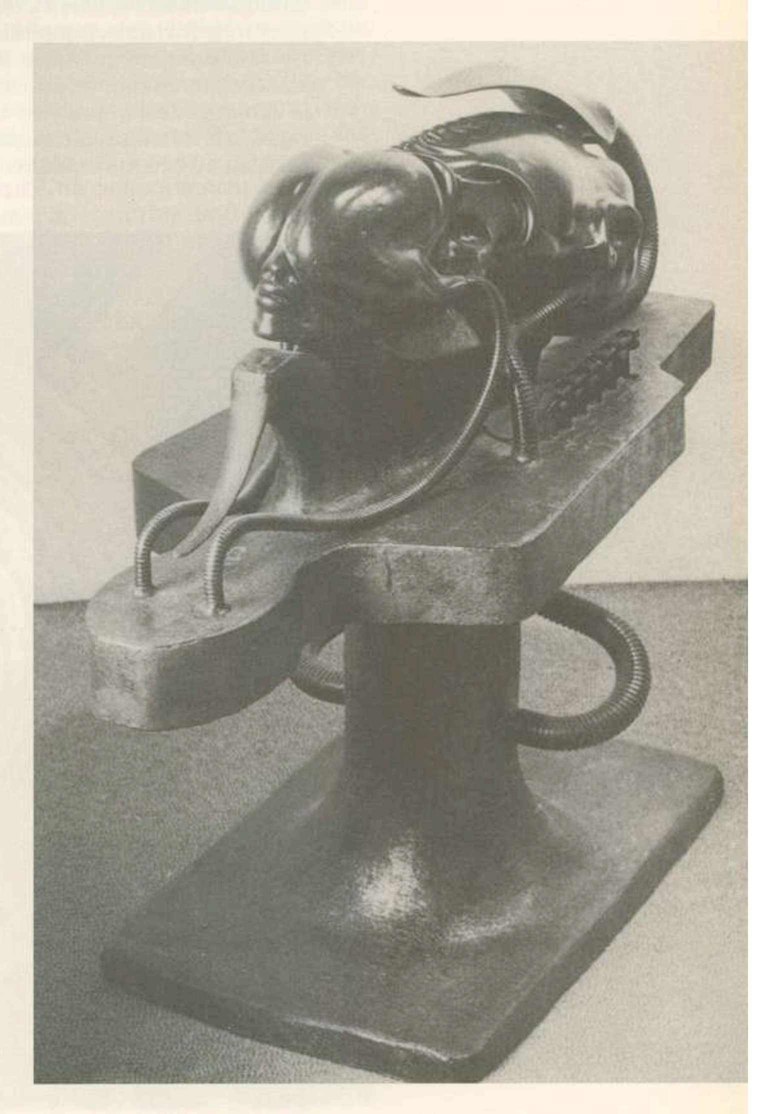
Philippe Carles, Jean-Louis Comolli, "Free Jazz, hors programme, hors sujet, hors champ", 2000

«Les quelques rebelles actifs doivent posséder des qualités de vitesse et d'endurance, d'ubiquité et l'indépendance des voies de ravitaillement.»

T. E. Lawrence, "Guérilla", *Encyclopaedia Britannica*, tome X, 1926

Ces questions, envisagées depuis le point de vue neutralisé et neutralisant de l'observateur de laboratoire ou de salon, il faut les reprendre à partir de soi, en faire l'épreuve. Amplifier des fluctuations, qu'est-ce que cela signifie pour moi? Comment des déviances, les miennes par exemple, peuvent-elles provoquer le désordre? Comment passe-t-on des fluctuations éparses et singulières, des écarts de chacun par rapport à la norme et aux dispositifs à des devenirs, à des destins? Comment ce qui fuit dans le capitalisme, ce qui échappe à la valorisation peut-il faire force et se retourner contre lui? Ce problème, la politique classique l'a résolu par la mobilisation. Mobiliser, cela voulait dire additionner, agréger, rassembler, synthétiser. Cela voulait dire unifier les petites différences, les fluctuations en les faisant passer pour un grand tort, une injustice irréparable, à réparer. Les singularités étaient déjà là. Il suffisait de les subsumer sous un prédicat unique. L'énergie aussi était toujours-déjà là. Il suffisait de l'organiser. Je serai la tête, ils seront le corps. Ainsi le théoricien, l'avant-garde, le parti ont-ils fait fonctionner la force de la même façon que le capitalisme, à coup de mise en circulation et de contrôle dans le but de saisir, comme dans la guerre classique, le cœur de l'ennemi et de prendre le pouvoir en prenant sa tête.

La révolte invisible, le «coup-du-monde» dont parlait Trocchi, joue au contraire sur la puissance. Elle est invisible parce qu'elle est imprévisible aux yeux du système impérial. Amplifiées, les fluctuations par rapport aux dispositifs impériaux ne s'agrègent jamais. Elles sont aussi *hétérogènes* que le sont les désirs et ne pourront jamais former de totalité close, pas même une multitude dont le nom n'est qu'un leurre s'il ne signifie pas *multiplicité irréconciliable* des formes-de-vie. Les désirs fuient, ils font clinamen ou pas, ils produisent des intensités ou pas, et par-delà la fuite, ils continuent à fuir. Ils restent rétifs à toute forme de représentation en tant que corps, classe, parti. Il faut donc bien en déduire que toute propagation de fluctuations sera aussi propagation de la guerre civile. La guérilla diffuse est cette forme de lutte qui doit produire une telle invisibilité aux yeux de l'ennemi. Le recours par une fraction de l'Autonomie à la guérilla diffuse dans l'Italie des années 1970 s'explique précisément en vertu du caractère cybernétique avancé de la gouvernementalité italienne. Ces années étaient celles du développement du «consociativisme», qui annonce le citoyennisme actuel, l'association des partis, des syndicats et des associations pour la répartition et la cogestion du pouvoir. Encore le plus important n'est-il pas ici le partage mais la gestion et le contrôle. Ce mode de gouvernement va bien au-delà de l'État-providence en créant des chaînes d'interdépendance plus longues entres citoyens et dispositifs, étendant ainsi les principes de contrôle et de gestion de la bureaucratie administrative.



On doit à T. E. Lawrence d'avoir élaboré les principes de la guérilla à partir de son expérience de combat aux côtés des Arabes, contre les Turcs en 1916. Que dit Lawrence? Que la bataille n'est plus le processus unique de la guerre, de même que la destruction du cœur de l'ennemi n'est plus son objectif central, a fortiori si cet ennemi est sans visage comme c'est le cas face au pouvoir impersonnel que matérialisent les dispositifs cybernétiques de l'Empire : «La plupart des guerres sont des guerres de contact, les deux forces s'efforçant de rester proches afin d'éviter toute surprise tactique. La guerre arabe, elle, devait être une guerre de rupture : contenir l'ennemi par la menace silencieuse d'un vaste désert inconnu et en ne se découvrant qu'au moment de l'attaque.» Deleuze, même s'il oppose trop rigidement la guérilla, qui pose le problème de l'individualité, et la guerre, qui pose celui de l'organisation collective, précise qu'il s'agit d'ouvrir l'espace le plus possible et de prophétiser ou, mieux encore, «de fabriquer du réel et non d'y répondre». La révolte invisible, la guérilla diffuse ne sanctionnent pas une injustice, elles créent un monde possible. Dans le langage de l'hypothèse cybernétique, la révolte invisible, la guérilla diffuse, au niveau moléculaire, je sais la créer de deux manières. Premier geste, je fabrique du réel, je détraque et je me détraque en détraquant. Tous les sabotages prennent leur source là. Ce que mon comportement représente à ce moment n'existe pas pour le dispositif qui se détraque avec moi. Ni 0 ni 1, je suis le tiers absolu. Ma jouissance excède le dispositif. Deuxième geste, je ne réponds pas aux boucles rétroactives humaines ou machiniques qui tentent de me cerner, tel Bartleby je «préfère ne pas», je me tiens à l'écart, je ne rentre pas dans l'espace des flux, je ne me branche pas, je reste. Je fais usage de ma passivité comme d'une puissance contre les dispositifs. Ni 0 ni 1, je suis le néant absolu. Premier temps : je jouis perversement. Deuxième temps : je me réserve. Au-delà. En deçà. *Court-circuit et débranchement.* Dans les deux cas le feedback n'a pas lieu, il y a une amorce de ligne de fuite. Ligne de fuite extérieure d'un côté qui semble jaillir de moi; ligne de fuite intérieure de l'autre qui me ramène à moi. Toutes les formes de brouillages partent de ces deux gestes, lignes de fuite extérieures et intérieures, sabotages et retraits, recherche de formes de lutte et assomption de formes-de-vie. Le problème révolutionnaire consistera désormais à conjuguer ces deux moments.





Lawrence raconte que ce fut aussi la question que durent résoudre les Arabes auprès desquels il se rangea face aux Turcs. Leur tactique consistait en effet «toujours à procéder par touches et replis; ni poussées, ni coups. L'armée arabe ne chercha jamais à conserver ou à améliorer l'avantage, mais à se retirer et à aller frapper ailleurs. Elle employait la plus petite force dans le minimum de temps et à l'endroit le plus éloigné.» Les attaques contre le matériel et notamment contre les canaux de communication plus que contre les institutions elles-mêmes sont privilégiées, comme priver un tronçon de voies ferrées de ses rails. La révolte ne devient invisible que dans la mesure où elle parvient à son objectif qui est de «dérober à l'adversaire tout objectif», de ne jamais fournir de cibles à l'ennemi. Elle impose dans ce cas à l'ennemi une «défense passive» très coûteuse en matériels et en hommes, *en énergies*, et étend dans le même mouvement son propre front en reliant entre eux les foyers d'attaques. La guerilla tend donc dès son invention vers la guerilla diffuse. Ce type de lutte produit de surcroît des rapports nouveaux très distincts de ceux qui ont cours dans les armées traditionnelles : «On recherchait un maximum d'irrégularité et de souplesse. La diversité désorientait les services de renseignement ennemis. [...] Chacun pouvait rentrer chez soi lorsque la conviction lui manquait. Le seul contrat qui les unissait était l'honneur. En conséquence l'armée arabe n'avait pas de discipline au sens où la discipline restreint et étouffe l'individualité et où elle constitue le plus petit dénominateur commun des hommes». Pour autant Lawrence n'idéalise pas, comme sont tentés de le faire les spontanéistes en général, l'esprit libertaire de ses troupes. Le plus important est de pouvoir compter sur une population sympathisante qui tient alors à la fois le rôle de lieu de recrutement potentiel et de diffusion de la lutte. «Une rébellion peut être menée par deux pour cent d'éléments actifs et quatre-vingt-dix-huit pour cent de sympathisants passifs», mais cela nécessite du temps et des opérations de propagande. Réciproquement, toutes les offensives de brouillage des lignes adverses impliquent un service de renseignements parfait «qui doit permettre d'élaborer des plans dans une certitude absolue» afin de ne jamais fournir d'objectifs à l'ennemi. C'est précisément le rôle que pourrait désormais avoir une organisation, au sens que ce terme avait dans la politique classique, que cette fonction de renseignements et de transmission des savoirs-pouvoirs accumulés. Ainsi la spontanéité des guerilleros n'est-elle pas nécessairement opposée à une quelconque organisation en tant que réservoir d'informations stratégiques.

Mais l'important est que la pratique du brouillage, telle que Burroughs la conçoit, et après lui les hackers, est vaine si elle ne s'accompagne pas d'une pratique organisée de renseignements sur la domination. Cette nécessité est renforcée du fait que l'espace dans lesquels la révolte invisible pourrait avoir lieu n'est pas le désert dont parle Lawrence. L'espace électronique d'Internet non plus n'est pas l'espace lisse et neutre dont parlent les idéologues de l'âge de l'information. Les études les plus récentes confirment d'ailleurs qu'Internet est à la merci d'une attaque ciblée et coordonnée. Le maillage a été conçu de telle manière que le réseau fonctionnerait encore après une perte de 99% des 10 millions de «routeurs» – les nœuds du réseau de communication où se concentre l'information – détruits de manière aléatoire, conformément à ce qu'avaient voulu initialement les militaires américains. Par contre, une attaque sélective conçue à partir de renseignements précis sur le trafic, et visant 5% des nœuds les plus stratégiques – les nœuds des réseaux haut-débit des grands opérateurs, les points d'entrée des lignes transatlantiques – suffirait à provoquer un effondrement du système. Virtuels ou réels, les espaces de l'Empire sont structurés en territoires, striés par les cascades de dispositifs qui tracent les frontières puis les effacent lorsqu'elles deviennent inutiles, dans un balayage constant qui est le moteur même des flux de circulation. Et dans un tel espace structuré, territorialisé et déterritorialisé, la ligne de front avec l'ennemi ne peut pas être aussi nette que dans le désert de Lawrence. Le

caractère flottant du pouvoir, la dimension nomade de la domination exigent par conséquent un surcroît d'activité de renseignement, ce qui signifie une organisation de la circulation des savoirs-pouvoirs. Tel devrait être le rôle de la société pour l'Avancement de la Science Criminelle (SASC).

Dans *Cybernétique et société,* alors qu'il pressent trop tardivement que l'usage politique de la cybernétique tend à renforcer l'exercice de la domination, Wiener se pose une question similaire, en préalable à la crise mystique dans laquelle il finira sa vie : «Toute la technique du secret, du brouillage des messages et du bluff consiste à s'assurer que son propre camp peut faire usage plus efficacement que l'autre camp des forces et opérations de communication. Dans cette utilisation combative de l'information, *il est tout aussi important de laisser ouverts ses propres canaux d'information que d'obstruer les canaux dont dispose l'adversaire.* Une politique globale en matière de secret implique presque toujours la considération de beaucoup plus de choses que le secret lui-même.» Le problème de la force reformulé en problème de l'invisibilité devient donc *un problème de modulation de l'ouverture et de la fermeture.* Il requiert à la fois l'organisation et la spontanéité. Ou pour le dire autrement, la guerilla diffuse requiert aujourd'hui de constituer *deux plans de consistance distincts* quoiqu'entremêlés, l'un où s'organise l'ouverture, la transformation du jeu des formes-de-vie en information, l'autre où s'organise la fermeture, la résistance des formes-de-vie à leur mise en information. Curcio : «Le parti-guérilla est l'agent maximal de l'invisibilité et de l'extériorisation du savoir-pouvoir du prolétariat, invisibilité par rapport à l'ennemi et extériorisation envers l'ennemi cohabitant en lui, au plus haut niveau de synthèse.» On objectera qu'il ne s'agit là après tout que d'une autre forme de machine binaire, ni meilleure, ni moins bonne que celles qui s'effectuent dans la cybernétique. On aura tort car c'est ne pas voir qu'au principe de ces deux gestes se trouve une distance fondamentale avec les flux réglés, une distance qui est la condition même de l'expérience au sein d'un monde de dispositifs, une distance qui est une puissance que je peux convertir en épaisseur et en devenir. Mais on aura tort surtout parce que c'est ne pas comprendre que l'alternance entre souveraineté et impouvoir ne se programme pas, que la course que ces postures dessinent est de l'ordre de l'errance, que les lieux qui en sortent élus, sur le corps, à l'usine, dans les non-lieux urbains et péri-urbains, sont imprévisibles.



X

«La révolution c'est le mouvement, mais le mouvement ce n'est pas la révolution.»

Paul Virilio, *Vitesse et politique,* 1977

«Dans un monde de scénarios bien réglés, de programmes minutieusement calculés, de partitions impeccables, d'options et d'actions bien placées, qu'est-ce qui fait obstacle, qu'est-ce qui traîne, qu'est-ce qui boite?
La boiterie indique le corps.
Du corps.
La boiterie indique l'homme au talon fragile.
Un Dieu le tenait par là. Il était Dieu par le talon. Les Dieux boitillent quand ils ne sont pas bossus.
Le dérèglement c'est le corps. Ce qui boite, fait mal, tient mal, l'épuisement du souffle et le miracle de l'équilibre. Pas plus que l'homme la musique ne tient debout.
Les corps ne sont pas encore bien réglés par la loi de la marchandise.
Ça ne marche pas. Ça souffre. Ça s'use. Ça se trompe. Ça échappe.
Trop chaud, trop froid, trop près, trop loin, trop vite, trop lent.»

Philippe Carles, Jean-Louis Comolli, "Free Jazz, hors programme, hors sujet, hors champ", 2000

On a souvent insisté – T. E. Lawrence n'y fait pas exception – sur la dimension cinétique de la politique et de la guerre comme contrepoint stratégique à une conception quantitative des rapports de force. C'est typiquement la perspective de la guérilla par opposition à celle de la guerre traditionnelle. Il a été dit qu'à défaut d'être massif un mouvement se devait d'être rapide, plus rapide que la domination. C'est ainsi que l'Internationale Situationniste formule par exemple son programme en 1957 : «Il faut comprendre que nous allons assister, participer, à une course de vitesse entre les artistes libres et la police pour expérimenter et développer les nouvelles techniques de conditionnement. Dans cette course la police a déjà un avantage considérable. De son issue dépend pourtant l'apparition d'environnements passionnants et libérateurs ou le renforcement – scientifiquement contrôlable, sans brèche – de l'environnement du vieux monde d'oppression et d'horreur. […] Si le contrôle de ces nouveaux moyens n'est pas totalement révolutionnaire, nous pouvons être entraînés vers l'idéal policé d'une société d'abeilles.» Face à cette dernière image, évocation explicite mais



statique de la cybernétique achevée telle que l'Empire lui donne figure, la révolution devrait consister dans une réappropriation des outils technologiques les plus modernes, réappropriation qui devrait permettre de contester la police sur son propre terrain, en créant un contre-monde avec les mêmes moyens que ceux qu'elle emploie. La vitesse est ici conçue comme une des qualités importantes pour l'art politique révolutionnaire. Mais cette stratégie implique d'attaquer des forces sédentaires. Or sous l'Empire celles-ci tendent à s'effriter tandis que le pouvoir impersonnel des dispositifs devient nomade et traverse en les faisant imploser toutes les institutions.

À l'inverse, c'est la lenteur qui a informé un autre pan des luttes contre le Capital. Le sabotage luddiste ne doit pas être interprété dans une perspective marxiste traditionnelle comme une simple rébellion primitive par rapport au prolétariat organisé, comme une protestation de l'artisanat réactionnaire contre l'expropriation progressive des moyens de production que provoque l'industrialisation. C'est un acte délibéré de *ralentissement* des flux de marchandises et de personnes, qui anticipe sur la caractéristique centrale du capitalisme cybernétique en tant qu'il est mouvement vers le mouvement, volonté de puissance, accélération généralisée. Taylor conçoit d'ailleurs l'Organisation Scientifique du Travail comme une technique de combat contre le «freinage ouvrier» qui représente un obstacle effectif à la production. Dans l'ordre physique, les mutations du système dépendent aussi d'une certaine lenteur, comme l'indiquent Prigogine et Stengers : «Plus rapide est la communication dans le système, plus grande est la proportion des fluctuations insignifiantes, incapables de transformer l'état du système : plus stable est cet état». Les tactiques de ralentissement sont donc porteuses d'une puissance supplémentaire dans la lutte contre le capitalisme cybernétique parce qu'elles ne l'attaquent pas seulement dans son être mais dans son processus. Mais il y a plus : la lenteur est aussi nécessaire à une mise en rapport des formes-de-vie entre elles qui ne soit pas réductible à un simple échange d'informations. Elle exprime la résistance de la relation à l'interaction.

En deçà ou au-delà de la vitesse et de la lenteur de la communication, il y a l'espace de *la rencontre* qui permet de tracer une limite absolue à l'analogie entre le monde social et le monde physique. C'est en effet parce que deux particules ne se *rencontreront* jamais que les phénomènes de rupture ne peuvent être déduits des observations de laboratoire. La rencontre est cet instant durable où des intensités se manifestent entre les formes-de-vie *en présence* chez chacun. Elle est, en deçà du social et de la communication, le territoire qui actualise les puissances des corps et s'actualise dans les différences d'intensité qu'ils dégagent, qu'ils



sont. La rencontre se situe en deçà du langage, outre-mots, dans les terres vierges du non-dit, au niveau d'une mise en suspens, de cette puissance du monde qui est aussi bien sa négation, son «pouvoir-ne-pas-être». Qu'est ce qu'autrui? «Un autre monde possible», répond Deleuze. L'autre incarne cette possibilité qu'a le monde de n'être pas, ou d'être autre. C'est pourquoi dans les sociétés dites «primitives» la guerre revêt cette importance primordiale d'annihiler tout autre monde *possible*. Il ne sert à rien pourtant de penser le conflit sans penser la jouissance, la guerre sans penser l'amour. Dans chaque naissance tumultueuse à l'amour, renaît le désir fondamental de se transformer en transformant le monde. La haine et la suspicion que les amants suscitent autour d'eux sont la réponse automatique et défensive à la guerre qu'ils font, du seul fait de s'aimer, à un monde où toute passion doit se méconnaître et mourir.

La violence est bien la première règle du jeu de la rencontre. Et c'est elle qui polarise les errances diverses du désir dont Lyotard invoque la liberté souveraine dans son *Économie libidinale*. Mais parce qu'il se refuse à voir que les jouissances s'accordent entre elles sur un territoire qui les précède et où se côtoient les formes-de-vie, parce qu'il refuse de comprendre que la neutralisation de toute intensité est elle-même une intensification, rien moins que celle de l'Empire, parce qu'il ne peut en déduire que tout en étant inséparables, pulsions de vie et pulsions de mort ne sont pas neutres en face d'un autre singulier, Lyotard ne peut finalement dépasser l'hédonisme le plus compatible avec la cybernétisation : désaississez-vous, abandonnez-vous, laissez passer les désirs ! Jouissez, jouissez, il en restera toujours quelque chose ! Que la conduction, l'abandon, la mobilité en général puissent accroître l'amplification des écarts à la norme ne fait aucun doute à condition de reconnaître ce qui, au sein même de la circulation, interrompt les flux. Face à l'accélération que provoque la cybernétique, la vitesse, le nomadisme ne peuvent représenter que des élaborations secondaires vis-à-vis des *politiques de ralentissement*.

La vitesse soulève les institutions. La lenteur coupe les flux. Le problème proprement cinétique de la politique n'est donc pas de choisir entre deux types de révolte mais de s'abandonner à une *pulsation*, d'explorer d'autres intensifications que celles qui sont commandées par la temporalité de l'urgence. Le pouvoir des cybernéticiens a été de donner un rythme au corps social qui tendanciellement empêche toute respiration. Le rythme, tel que Canetti en propose la genèse anthropologique, est précisément associé à la course: «Le rythme est à l'origine un rythme de pieds. Tout homme marche, et comme il marche sur deux jambes et qu'il frappe alternativement le sol de ses pieds, qu'il ne peut avancer qu'en faisant chaque fois ce même mouvement des pieds, il se produit intentionnellement ou non un bruit rythmique». Mais cette course n'est pas prévisible comme le serait celle d'un robot: «Les deux pieds ne se posent jamais avec la même force. La différence peut être plus ou moins grande entre eux, selon les dispositions et l'humeur personnelles. Mais on peut aussi marcher plus vite ou plus lentement, on peut courir, s'arrêter subitement, sauter.» Cela veut dire que le rythme est le contraire d'un programme, qu'il dépend des formes-de-vie et que les problèmes de vitesse peuvent être ramenés à des questions de rythme. Tout corps en tant qu'il est *boiteux* porte avec lui un rythme qui manifeste qu'il est dans sa nature de tenir des positions intenables. Ce rythme qui vient des boiteries des corps, du mouvement des pieds, Canetti ajoute en outre qu'il est à l'origine de l'écriture en tant que traces de la démarche des animaux, c'est-à-dire de



l'Histoire. L'événement n'est rien d'autre que l'apparition de telles traces et faire l'Histoire c'est donc improviser à la recherche d'un rythme. Quel que soit le crédit que l'on accorde aux démonstrations de Canetti, elles indiquent comme le font les fictions vraies, que la cinétique politique sera mieux comprise en tant que *politique du rythme*. Cela signifie a minima qu'au rythme binaire et techno imposé par la cybernétique doivent s'opposer *d'autres rythmes*.

Mais cela signifie aussi que ces autres rythmes, en tant que manifestations d'une boiterie ontologique, ont toujours eu une fonction politique créatrice. Canetti, encore lui, raconte que d'un côté «la répétition rapide par laquelle les pas s'ajoutent aux pas donne l'illusion d'un plus grand nombre d'êtres. Ils ne bougent pas de place, ils poursuivent la danse toujours au même endroit. Le bruit de leur pas ne meurt pas, ils se répètent et conservent longtemps toujours la même sonorité et la même vivacité. *Ils remplacent par leur intensité le nombre qui leur manque*». D'un autre côté, «quand leur piétinement se renforce, c'est comme s'ils appelaient du renfort. Ils exercent, sur tous les hommes se trouvant à proximité, une force d'attraction qui ne se relâche pas tant qu'ils n'abandonnent pas la danse.» Rechercher le bon rythme ouvre donc à une intensification de l'expérience aussi bien qu'à une augmentation numérique. C'est un instrument d'agrégation autant qu'une action exemplaire à imiter. À l'échelle de l'individu comme à l'échelle de la société, les corps eux-mêmes perdent leur sentiment d'unité pour se démultiplier comme armes potentielles : «L'équivalence des participants se ramifie dans l'équivalence de leurs membres. Tout ce qu'un corps humain peut avoir de mobile acquiert une vie propre, chaque jambe, chaque bras vit comme pour lui seul.» La politique du rythme est donc la recherche d'une réverbération, d'un *autre état* comparable à une transe du corps social, à travers la ramification de chaque corps. Car il y a bien deux régimes possibles du rythme dans l'Empire cybernétisé. Le premier, auquel se réfère Simondon, c'est celui de l'homme technicien qui «assure la fonction d'intégration et prolonge l'auto-régulation en dehors de chaque monade d'automatisme», techniciens dont la «vie est faite du rythme des machines qui l'entourent et qu'il relie les unes aux autres». Le second rythme vise à saper cette fonction d'interconnexion : il est profondément dés-intégrateur sans être simplement bruitiste. C'est un *rythme de la déconnexion*. La conquête collective de ce *juste tempo dissonant* passe par un abandon préalable à *l'improvisation*.

«Levant le rideau des mots, l'improvisation devient geste,
acte non encore dit,
forme non encore nommée, normée, honorée.
S'abandonner à l'improvisation
pour se libérer déjà – quelque beaux qu'ils soient –
des récits musicaux déjà là du monde.
Déjà là, déjà beaux, déjà récits, déjà monde.
Défaire, ô Pénélope, les bandelettes musicales qui forment
notre cocon sonore,
qui n'est pas le monde mais l'habitude rituelle du monde.

Abandonnée, elle s'offre à ce qui flotte autour du sens,
autour des mots,
autour des codifications,
elle s'offre aux intensités,
aux retenues, aux élans, aux énergies,
au peu nommable en somme.
[...] L'improvisation accueille la menace et la dépasse,
la dépossède d'elle-même, l'enregistre, puissance et risque.»

XI

«C'est la brume, la brume solaire, qui va remplir l'espace. La rébellion même est un gaz, une vapeur. La brume est le premier état de la perception naissante et fait le mirage dans lequel les choses montent et descendent, comme sous l'action d'un piston, et les hommes lévitent, suspendus à une corde. Voir brumeux, voir trouble: une ébauche de perception hallucinatoire, un gris cosmique. Est-ce le gris qui se partage en deux, et qui donne le noir quand l'ombre gagne ou quand la lumière disparaît, mais aussi le blanc *quand le lumineux devient lui-même opaque.*»

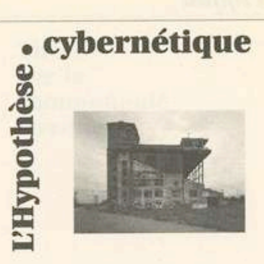
Gilles Deleuze, "La honte et la gloire: T. E. Lawrence", *Critique et clinique*, 1993

«Rien ni personne n'offre en cadeau une aventure alternative: il n'est d'aventure possible que de se conquérir un sort. Tu ne pourras mener cette conquête qu'en partant du site spatio-temporel où "tes" choses t'impriment comme une des leurs.»

Giorgio Cesarano, *Manuel de Survie*, 1975

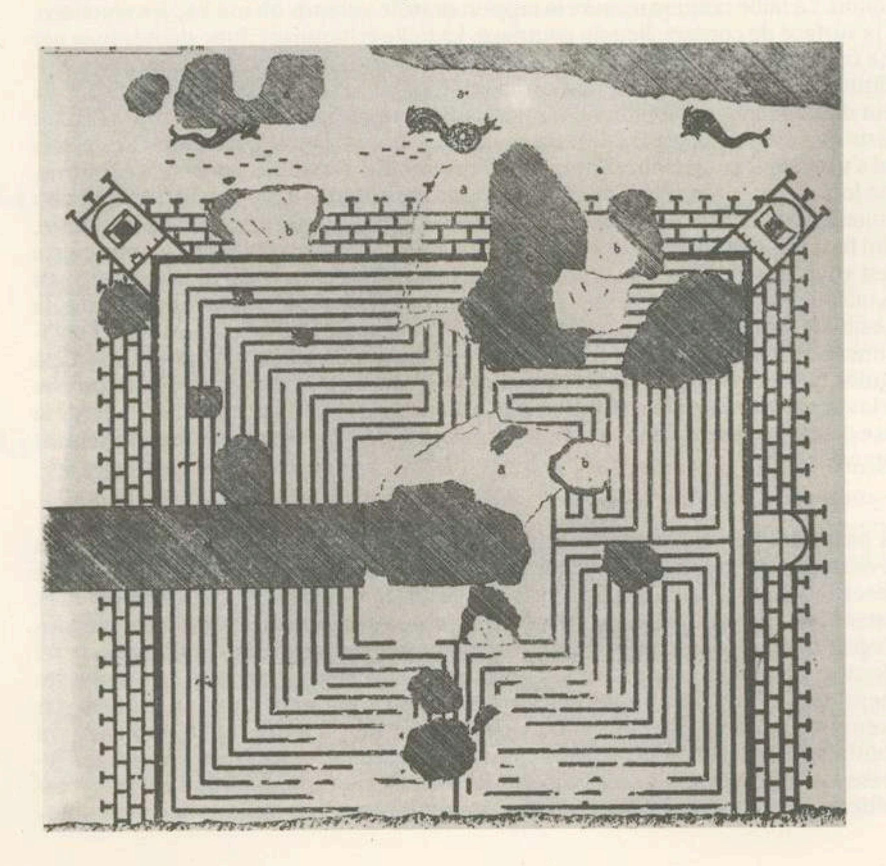
Dans la perspective cybernétique la menace ne peut être accueillie et a fortiori dépassée. Il faut qu'elle soit absorbée, éliminée. J'ai déjà dit que l'impossibilité infiniment reconduite de cet anéantissement de l'événement est la dernière certitude sur laquelle fonder des pratiques d'opposition au monde gouverné par les dispositifs. La menace, et sa généralisation sous forme de panique, pose des problèmes énergétiques insolubles aux tenants de l'hypothèse cybernétique. Simondon explique ainsi que les machines qui ont un haut rendement en information, qui contrôlent avec précision leur environnement, ont un faible rendement énergétique. Inversement, les machines qui demandent peu d'énergie pour effectuer leur mission cybernétique produisent un mauvais rendu de la réalité. La transformation des formes en informations contient en effet deux impératifs opposés: «l'information est, en un sens, ce qui apporte une série d'états imprévisibles, nouveaux, ne faisant partie d'aucune suite définissable d'avance; elle est donc ce qui exige du canal d'information *une disponibilité absolue* par rapport à tous les aspects de la modulation qu'il achemine; *le canal d'information ne doit apporter lui-même aucune forme prédéterminée, ne pas être sélectif.* […] En un sens opposé, l'information se distingue du bruit parce qu'on peut assigner un certain code, une relative uniformisation à l'information; dans tous les cas où le bruit ne peut être abaissé directement au-dessous d'un certain niveau, on opère *une réduction de la marge d'indétermination et d'imprévisibilité* des signaux d'information.» Autrement dit, pour qu'un système physique, biologique ou social ait assez d'énergie pour assurer sa reproduction, il faut que ses dispositifs de contrôle taillent dans la masse de l'inconnu, tranchent dans l'ensemble des possibles entre ce qui relève du *hasard pur* et s'exclut d'office du contrôle et ce qui peut y entrer en tant qu'*aléa*, susceptible dès lors d'un calcul de probabilité. Il s'ensuit que pour tout dispositif, comme dans le cas spécifique des appareils d'enregistrement sonore, «un compromis doit être adopté qui conserve un rendement d'information suffisant pour les besoins pratiques et un rendement énergétique assez élevé pour maintenir le bruit de fond à un niveau où il ne trouble pas le niveau du signal». Dans le cas de la police par exemple il s'agira de trouver le point d'équilibre entre la répression – qui a pour fonction de diminuer le bruit de fond social – et le renseignement – qui informent sur l'état et les mouvements du social à partir des signaux qu'il émet.

Provoquer la panique voudra donc d'abord dire *étendre le brouillard de fond* qui se surimpose au déclenchement des boucles rétroactives et qui rend coûteux l'enregistrement des écarts de comportement par l'appareillage cybernétique. La pensée stratégique a tôt saisi la portée offensive de ce brouillard. Lorsque Clausewitz s'avise par exemple que «la résistance populaire n'est évidemment pas apte à frapper de grands coups» mais que «comme *quelque chose de vaporeux et de fluide*, elle ne doit se condenser nulle part». Ou lorsque Lawrence oppose les armées traditionnelles qui «ressemblent à des plantes immobiles» à la guérilla, comparable à «une influence, une idée, une espèce d'entité intangible, invulnérable, sans front ni arrières et qui se répand partout à la façon d'un *gaz*». *Le brouillard est le vecteur privilégié de la révolte.* Transplantée dans le monde cybernétique, la métaphore fait aussi référence à la résistance à la tyrannie de la transparence qu'impose le contrôle. La brume bouleverse toutes les coordonnées habituelles de la perception. Elle provoque l'indiscernabilité du visible et de l'invisible, de l'information et de l'événement. C'est pourquoi elle représente une condition de possibilité de ce dernier. *Le brouillard rend la révolte possible.* Dans une nouvelle intitulée "L'amour est aveugle", Boris Vian imagine ce que seraient les effets d'un brouillard bien réel sur les rapports existants. Les habitants d'une métropole se réveillent un matin envahis par un «raz-de-marée opaque» qui modifie



progressivement tous les comportements. Les nécessités qu'imposent les apparences deviennent vite caduques et la ville se laisse gagner à l'expérimentation collective. Les amours deviennent libres, facilitées par la nudité permanente de tous les corps. Les orgies se répandent. La peau, les mains, les chairs reprennent leurs prérogatives car «le domaine du possible est étendu quand on n'a pas peur que la lumière s'allume». Incapables de faire durer un brouillard qu'ils n'ont pas contribué à former, les habitants sont donc désemparés lorsque «la radio signale que des savants notent une régression régulière du phénomène». Moyennant quoi, tous décident de se crever les yeux afin que la vie continue heureuse. Passage au destin : le brouillard dont parle Vian se conquiert. Il se conquiert par une réappropriation de la violence, une réappropriation qui peut aller jusqu'à la mutilation. Cette violence-là qui ne veut éduquer en rien, qui ne veut rien construire, n'est pas la terreur politique qui fait tant gloser les bonnes âmes. Cette violence-là consiste tout entière dans le déblaiement des défenses, dans l'ouverture des parcours, des sens, des esprits. «Est-elle jamais pure?», demande Lyotard. «Une *danse* est-elle vraie? On pourra le dire, toujours. Mais là n'est pas sa puissance.» Dire que la révolte doit devenir brouillard celà signifie qu'elle doit être à la fois dissémination et dissimulation. De même que l'offensive doit se faire opaque afin de réussir, de même l'opacité doit se faire offensive pour durer : tel est le chiffre de la révolte invisible.

Mais cela indique aussi que son premier objectif sera de résister à toute tentative de réduction par exigence de représentation. Le brouillard est une réponse vitale à l'impératif de clarté, de transparence, qui est la première empreinte du pouvoir impérial sur les corps. Devenir brouillard veut dire que j'assume enfin la part d'ombre qui me commande et m'empêche de croire à toutes les fictions de démocratie directe en tant qu'elles voudraient ritualiser une transparence de chacun à ses propres intérêts et de tous aux intérêts de tous. Devenir opaque comme le brouillard, c'est reconnaître qu'on ne représente rien, qu'on n'est pas identifiable, c'est assumer le caractère intotalisable du corps physique comme du corps politique, c'est s'ouvrir à des possibles encore inconnus. C'est résister de toutes ses forces à toute lutte pour la reconnaissance. Lyotard : «Ce que vous nous demandez, théoriciens, c'est que nous nous constituions en identités, en responsables. Or si nous sommes sûrs d'une chose c'est que cette opération (d'exclusion) est une



frime, que les incandescences ne sont le fait de personne et n'appartiennent à personne.» Il ne s'agira pas pour autant de reformer quelques sociétés secrètes ou quelques conspirations conquérantes comme ce fut le cas dans la franc-maçonnerie, le carbonarisme et comme le fantasmèrent encore les avant-gardes du siècle dernier – je pense notamment au Collège de Sociologie. *Constituer une zone d'opacité* où circuler et expérimenter librement sans conduire les flux d'information de l'Empire, c'est produire des «singularités anonymes», recréer les conditions d'une expérience possible, d'une expérience qui ne soit pas immédiatement aplatie par une machine binaire qui lui assigne un sens, d'une expérience dense qui transforme les désirs et leur instanciations en un au-delà des désirs, en un récit, en un corps épaissi. Aussi lorsque Toni Negri interroge Deleuze sur le communisme, ce dernier se garde-t-il bien de l'assimiler à une communication réalisée et transparente : «Vous demandez si les sociétés de contrôle ou de communication ne susciteront pas des formes de résistance capables de redonner des chances à un communisme conçu comme "organisation transversale d'individus libres". Je ne sais pas, peut-être. Mais ce ne serait pas dans la mesure où les minorités pourraient reprendre la parole. Peut-être la parole, la communication sont-elles pourries. Elles sont entièrement pénétrées par l'argent : non par accident, mais par nature. Il faut un détournement de la parole. Créer a toujours été autre chose que communiquer. *L'important ce sera peut-être de créer des vacuoles de non-communication, des interrupteurs pour échapper au contrôle.*» Oui, l'important pour nous ce sont ces zones d'opacité, l'ouverture de cavités, d'intervalles vides, de *blocs noirs* dans le maillage cybernétique du pouvoir. La guerre irrégulière avec l'Empire, à l'échelle d'un lieu, d'une lutte, d'une émeute, commence dès maintenant par la construction de zones opaques et offensives. Chacune de ces zones sera à la fois *noyau* à partir duquel expérimenter sans être saisissable et *nuage* propagateur de panique dans l'ensemble du système impérial, machine de guerre coordonnée *et* subversion spontanée à tous les niveaux. La prolifération de ces zones d'opacité offensive (ZOO), l'intensification de leurs relations, provoquera un déséquilibre *irréversible.*

Afin d'indiquer sous quelles conditions peut se «créer de l'opacité», comme arme et comme interrupteur des flux, il convient de se tourner une dernière fois sur la critique interne du paradigme cybernétique. Provoquer le changement d'état dans un système physique ou social nécessite que le désordre, les écarts à la norme, se concentrent dans un espace, réel ou virtuel. Pour que des fluctuations de comportement fassent contagion il faut en effet qu'elles atteignent d'abord une «taille critique» dont Prigogine et Stengers précisent la nature : «Elle résulte du fait que le "monde extérieur", l'environnement de la région fluctuante, tend toujours à amortir la fluctuation. La taille critique mesure le rapport entre le volume, où ont lieu les réactions, et la surface de contact, lieu du couplage. La taille critique est donc déterminée par une compétition entre le "pouvoir d'intégration" du système et les mécanismes chimiques qui amplifient la fluctuation à l'intérieur de la sous-région fluctuante». Cela veut dire que tout déploiement des fluctuations dans un système est voué à l'échec s'il ne dispose pas au préalable d'un ancrage local, d'un lieu à partir duquel les écarts qui s'y révèlent pourraient contaminer l'ensemble du système. Lawrence confirme, une fois de plus : «La rébellion doit avoir une *base inattaquable*, un lieu à l'abri non seulement d'une attaque mais de la crainte d'une attaque.» Pour qu'un tel lieu existe, il lui faut «d'indépendance des voies de ravitaillement», sans laquelle aucune guerre n'est envisageable. Si la question de la base est centrale dans toute révolte, c'est aussi en raison des principes mêmes d'équilibrage des systèmes. Pour la cybernétique, la possibilité d'une contagion qui fasse basculer le système doit être amortie par l'environnement le plus immédiat de la zone d'autonomie où les fluctuations ont lieu. Cela signifie que les effets de contrôle sont plus puissants dans la périphérie la plus proche de la zone d'opacité offensive qui se crée, autour de la région fluctuante. La taille de la base devra par conséquent être d'autant plus grande que le contrôle de proximité est appuyé.

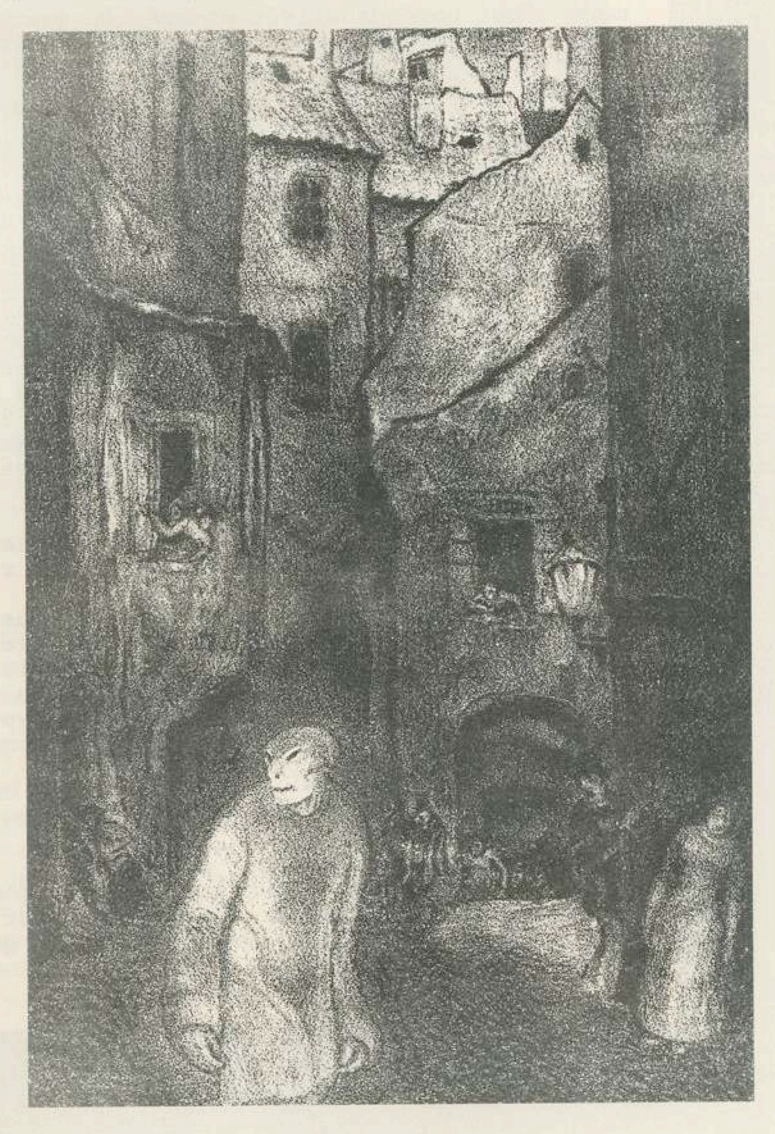
Ces bases doivent être aussi bien inscrites dans l'espace que dans les têtes : «La révolte arabe, explique Lawrence, en avait dans les ports de la mer rouge, dans le désert ou dans l'esprit des hommes qui y souscrivaient.» Ce sont des territoires autant que des mentalités. Appelons-les *plans de consistance*. Pour que des zones d'opacité offensive se forment et se renforcent, il faut qu'existent d'abord de tel plans, qui branchent les écarts entre eux, qui fassent levier, qui opèrent le renversement de la peur. L'Autonomie historique – celle de l'Italie des années 1970 par exemple – comme l'Autonomie possible n'est rien d'autre que le mouvement continu de persévérance des plans de consistance qui se constituent en *espaces irreprésentables*, en bases de sécession avec la société. La réappropriation par les cybernéticiens critiques de la catégorie d'autonomie – avec ses notions dérivées, auto-



organisation, auto-poïèse, auto-référence, auto-production, auto-valorisation, etc. – est de ce point de vue la manœuvre idéologique centrale de ces vingt dernières années. Au travers du prisme cybernétique, se donner à soi-même ses propres lois, produire des subjectivités ne contredit en rien la production du système et sa régulation. En appelant il y a dix ans à la multiplication des Zones d'Autonomie Temporaire (TAZ) dans le monde virtuel comme dans le monde réel, Hakim Bey restait ainsi victime de l'idéalisme de ceux qui veulent abolir le politique sans l'avoir préalablement pensé. Il se trouvait contraint de séparer dans la TAZ le lieu de pratiques hédonistes, d'expression «libertaire» des formes-de-vie, du lieu de résistance politique, de la forme de lutte. Si l'autonomie, ici, est pensée comme temporaire, c'est que penser sa *durée* exigerait de concevoir une lutte qui s'articule avec la vie, d'envisager par exemple la *transmission de savoirs guerriers*. Les libéraux-libertaires du type de Bey ignorent le champ des intensités dans lequel leur souveraineté appelle à se déployer et leur projet de contrat social sans État postule au fond l'identité de tous les êtres puisqu'il s'agit en définitive de maximiser ses plaisirs en paix, jusqu'à la fin des temps. D'un côté les TAZ sont définies comme des «enclaves libres», des lieux qui ont pour loi la liberté, les bonnes choses, le Merveilleux. De l'autre la sécession d'avec le monde dont elles sont issues, les «plis» dans lesquels elles se logent entre le réel et son codage, ne devraient se constituer qu'après une succession de «refus». Cette «idéologie californienne», en posant l'autonomie comme attribut de sujets individuels ou collectifs, confond à dessein deux plans incommensurables, l'«auto-réalisation» des personnes et l'«auto-organisation» du social. C'est parce que l'autonomie est, dans l'histoire de la philosophie, une notion ambiguë qui exprime à la fois l'affranchissement de toute contrainte *et* la soumission à des lois naturelles supérieures, qu'elle peut servir à nourrir les discours hybrides et restructurants des cyborgs «anarcho-capitalistes».

L'autonomie dont je parle, elle, n'est pas temporaire ni simplement défensive. Elle n'est pas une qualité substantielle des êtres mais la condition même de leur devenir. Elle ne part pas de l'unité supposée du Sujet mais engendre des multiplicités. Elle ne s'attaque pas aux seules formes sédentaires du pouvoir, comme l'État, pour ensuite surfer sur ses formes circulantes, «mobiles», «flexibles». Elle se donne les moyens de durer comme de se déplacer, de se retirer comme d'attaquer, de s'ouvrir comme de se fermer, de relier les corps muets comme les voix sans corps. Elle pense cette alternance comme le résultat d'une expérimentation sans fin. «Autonomie» veut dire que nous faisons grandir *les* mondes que nous sommes. L'Empire, armé de la cybernétique, revendique l'autonomie pour lui seul en tant que système unitaire de la totalité : il est contraint d'anéantir ainsi toute autonomie dans ce qui lui est hétérogène. Nous disons que l'autonomie est à tout le monde et que la lutte pour l'autonomie doit s'amplifier. La forme actuelle que prend la guerre civile est d'abord celle d'une *lutte contre le monopole de l'autonomie*. Cette expérimentation-là sera le «chaos fécond», le communisme, la fin

de l'hypothèse cybernétique.



Les vainqueurs avaient vaincu sans peine : ils avaient pris une ville qui se débarrassait de ses dieux.

Nul ne se rappelle aujourd'hui, d'entre les insurgés d'alors, ce qui se passa exactement, au début.
En guise de réponse, certains ont une légende; mais la plupart disent seulement "*chacun est un début*".

Cela commença au coeur des métropoles d'antan. Il régnait là une sorte d'agitation glacée, avec des points de comble où chacun se pressait, de préférence à bord d'une petite boîte métallique nommée "automobile".
Cela commença donc ainsi, par des rassemblements sans objet, des rassemblements silencieux de masques, en marge de l'affairement général.
Une impression de grand désoeuvrement émanait de ces petits groupes d'hommes masqués, qui jouaient aux échecs ainsi qu'à d'autres jeux plus énigmatiques, qui portaient sur des panneaux immobiles des messages sibyllins, qui distribuaient sans un mot des textes pétrifiants; mais c'était un désoeuvrement plein, habité, inquiétant quoique discret.

Il a bien dû y avoir un jour, quelque part, un premier de ces rassemblements. Mais il y en eut très vite tant que son souvenir lui-même s'est noyé dans leur nombre. On prétend que cela eut lieu d'abord à Lutèce un jour de carnaval. Et depuis lors, le carnaval n'a jamais cessé.

D'abord on dépêcha la police. Mais il fallut bientôt y renoncer : à peine dispersait-on une de ces étranges agrégations qu'une autre se reformait ailleurs. Il semblait même qu'elles se multipliaient à chaque arrestation. C'était comme si les hommes étaient imperceptiblement gagnés, contaminés par le silence et le jeu, par l'anonymat et le désoeuvrement.

C'était le printemps et il y en avait tant, de ces rassemblements, qu'ils se mirent à circuler, vaguant de place en place, de rue en rue, de carrefour en carrefour. Il y avait de la joie, de la désinvolture et une curieuse détermination dans ces cortèges errants.
Une secrète convergence semblait même les guider. Quand venait le soir, ils se massaient en silence devant les lieux de pouvoir : sièges de journaux, de gouvernements, de multinationales, d'empires médiatiques; banques, ministères, commissariats, prisons, bientôt rien n'échappa plus à cet encerclement feutré.

Une grande menace en même temps qu'une grande dérision se dégageait de ces foules de masques mutiques au regard rivé sur les vainqueurs retranchés.
On ne s'y trompa certainement pas, puisque l'on dénonça sans tarder la conspiration d'un certain Comité Invisible. On parla même d'un péril majeur pour la civilisation, la démocratie, l'ordre et l'économie.
Mais à l'intérieur de leurs châteaux, les vainqueurs prenaient peur.
Ils se sentaient de plus en plus seuls avec leur victoire. Un monde qui, hier encore, leur paraissait entièrement acquis leur échappait incompréhensiblement, pan par pan.
Aussi finirent-ils par ouvrir les portes de leurs châteaux, croyant apaiser quelque insaisissable jacquerie en montrant qu'ils n'avaient rien à cacher.
Mais nul n'entra, sinon par mégarde,
car des masques émanait un pouvoir plus désirable que l'ancien.
Les vainqueurs eux-mêmes, au reste, durent être saisis d'une grande lassitude : nul ne sait, depuis lors, ce qu'ils sont devenus.

